

THEORIE COMMUNISTE

*notes
de
travail*

C.CHARRIER

BP. 318 13213 MARSEILLE CEDEX 1

N° 3 - MAI 1978

LE PROGRAMMATISME IMPOSSIBLE

(Critique de Théorie Communiste n° 1)



ACCUMULATION ET REVOLUTION

SUPPLÉMENT au N° 1 de THÉORIE COMMUNISTE

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....1

LE PROGRAMMATISME IMPOSSIBLE
(Critique de "Théorie communiste N°1).....6

ACCUMULATION DU CAPITAL ET REVOLUTION.....39

Déjà paru

THEORIE COMMUNISTE N°1 (Avril 77)
NOTES DE TRAVAIL N°1 (Octobre 77) : Les fractions communistes
NOTES DE TRAVAIL N°2 (Février 78) : Le prolétariat
REVOLUTION ET CONTRE-REVOLUTION (I- La crise actuelle)

A paraître

NOTES DE TRAVAIL N°4 (Juin 78) : Individu, société, praxis

Les Notes de travail ne sont pas toutes diffusées en librairie, cela dépend de la fonction et de l'importance qu'elles ont dans notre travail théorique. Pour le reste nous les expédions contre l'envoi d'une "provision" de 30 francs couvrant les numéros à venir (fabrication et expédition) selon leur importance. Paiement par chèque si possible, à l'ordre de C.Charrier ou R.Simon, sans mention du titre de la revue. La "provision" couvre bien sur les numéros déposés en librairie.

.....

.....

.....

LE PROGRAMMATISME IMPOSSIBLE

(Critique de "Théorie communiste" n°1)

INTRODUCTION

Depuis qu'existe le mouvement prolétarien, le contenu de la théorie comme de la pratique de classe du prolétariat est programmatique. Ceci n'est pas valable pour la seule fraction marxiste de ce mouvement mais englobe également sa fraction anarchiste. Au delà de leurs divergences les uns comme les autres ont en commun l'instauration d'une société dont la substance serait la communauté du travail, libéré de sa soumission au capital.

En général, l'on peut dire que le programmatisme repose sur une pratique et une compréhension de la lutte de classe dans laquelle une classe trouve dans sa situation la base du dépassement de la contradiction qui l'oppose au capital et de l'organisation de la société future. Dans la lutte de classe, le prolétariat est, dans sa situation, l'élément positif qui fait éclater la contradiction, qui produit alors l'affirmation du prolétariat. La résolution de la contradiction est donnée comme un des termes de la contradiction. On cherche dans ce qu'est le prolétariat ce qui le fait être contradictoire au capital et donc on ne pose pas cette contradiction comme le rapport social capitaliste lui-même, que le prolétariat, de par sa situation dans le rapport, est amené à abolir.

Ici n'est pas le lieu de montrer comment le programmatisme correspond à une époque précise du mouvement ouvrier (cf. infra. Annexe I "Accumulation et révolution"), à un développement particulier de l'accumulation du capital. Les analyses faites à ce sujet dans TC.1 restent en grande partie valable. Il nous suffira de constater pour le moment que la crise actuelle marque la fin de ce mouvement. Au ce qu'est la crise (auto-présupposition de la dévalorisation - cf. Notes de travail N°1) il devient impossible d'affirmer le travail contre le capital; le programmatisme entre en dissolution et devient impossible.

C'est dans ce contexte que vers la fin de l'année 73 nous avons commencé à travailler avec les camarades qui participaient à l'élaboration de la revue "Négation" à Paris et dans la région Rhône-Alpes, et c'est à la suite de la rupture de ce travail commun (Juin 76) que sont parus les deux textes complémentaires et contradictoires qui composent TC.1 en ce qui nous concerne et Crise communiste N°1 "La crise du travail comme activité générique" pour les camarades précédemment regroupés autour de Négation.

Pourtant, la rupture, qui d'ailleurs fut de notre part plus un refus des conséquences dernières de la problématique dans laquelle nous étions engagés qu'une élaboration positive de positions autres, resta formelle en ce sens que malgré le rejet effectué des analyses que l'on retrouve développées dans Crise communiste N°1, nous avons conservé dans TC.1 la problématique que nous avions en commun, à savoir celle du programmatisme impossible que l'on retrouve de ce fait à l'oeuvre dans les deux textes.

Toutefois, et cela dit, il n'est pas possible de renvoyer simplement dos-à-dos les deux textes. Si nous faisons aujourd'hui la critique de TC.1 et non celle de CC.1 c'est que nous estimons que les analyses exposées dans TC.1 sont amplement suffisantes dans la mesure où l'on demeure sur leur terrain. Si l'on prend les deux textes comme deux moments complémentaires et contradictoires de l'élaboration du programmatisme impossible, TC.1 est une

critique de CC.1. Pour ce qui est des manques qui apparaissent dans notre texte, du point de vue de la problématique, nous y reviendrons. Il était donc inutile de faire une critique point par point de CC.1. Par contre, autrement intéressant était, une fois reconnue la communauté de problématique de se livrer à une critique globale de celle-ci.

Mais cependant, sur cette base, il ne pouvait être question non plus de voir cette critique globale comme une critique conjointe des deux textes. Reconnaître l'identité de nos problématiques ne signifie pas faire du programmatisme impossible une nuit dans laquelle tous les chats sont gris. Cette critique du programmatisme impossible en effet, dont nous avons été partie prenante, ne vient pas de nulle part, n'est pas le produit d'une élaboration théorique à laquelle nous nous serions livrés en cherchant dans nos imaginations les lumières d'une nouvelle compréhension de la réalité et en oubliant de surcroît tout ce que nous avons produit précédemment. Le passage de la seconde à la troisième phase de la crise, s'il n'est évidemment pas absent des raisons qui ont rendu possible notre critique, ne saurait l'expliquer à lui tout seul. On ne comprendrait plus alors dans ce cas pourquoi Crise communiste ne paraît pas juger nécessaire de critiquer comme nous le faisons la problématique de son premier texte. Si nous sommes en mesure de faire aujourd'hui cette critique, de faire une critique du programmatisme impossible à travers TC.1, c'est parce que notre texte la rendait possible et cela pour la même raison qui en fait, sur la base du programmatisme impossible, une critique de CC.1; nous verons plus loin qu'il s'agit de la fonction critique du système tautologique clos par rapport à la tautologie avec échappement explicatif. Voilà pourquoi, en ce qui nous concerne, une critique du programmatisme impossible ne peut être qu'une critique de TC.1 et non de CC.1 ou même de CC.1 + TC.1.

Nous avons évoqué en débutant la décomposition du programmatisme qui s'effectue dans la crise actuelle, ou mieux qui aboutit avec la crise actuelle car en fait cette décomposition a débuté avec le passage du capital en domination réelle, parallèlement au développement de la force productive du travail associé, c'est à dire dès lors que le procès de production cesse d'être un procès de travail, au sens où le travail en constituerait l'unité dominante (cf. Fondements t.II ed. Anthropos p.212). En ce sens les Gauches allemandes et italiennes sont déjà l'expression de la décomposition du programmatisme (cf. TC.1 p.II-67 et suiv. et aussi NT.2 p.13 et 14). Ce que nous appelons l'aboutissement de la dissolution du programmatisme dans la crise actuelle est un mouvement semblable à celui qui voit la faillite de l'auto-présupposition de la dévalorisation (cf. NT.1).

La dissolution du programmatisme aboutit dans la crise actuelle et il n'est plus possible d'affirmer le travail sans immédiatement affirmer sa négation, affirmation et négation du travail sont confondus, dans ce que nous appelons la "contre-révolution prolétarienne" et qui n'est rien d'autre que l'aboutissement de la décomposition du programme; si celle-ci est contre-révolutionnaire c'est en tant qu'elle est reproduction du rapport social capitaliste. Il n'y a pas d'autre contre-révolution que capitaliste.

C'est sur cette base qu'apparaît le programmatisme impossible. On ne peut le confondre avec la dissolution du programme car alors que celle-ci, dans ses tentatives de théorisation, demeure liée au programme "classique" dont elle reprend les problèmes, le programmatisme impossible est une systématisation spécifique par rapport à celle-ci, qui intègre les développements nouveaux du capital et de l'histoire de la lutte de classe et qui surtout analyse consciemment - sinon correctement - pour ce qu'elle est la caducité du programme prolétarien.

Ce qui distingue essentiellement le programmatisme impossible du programme classique, c'est le statut qu'ils accordent tous deux à la classe révolutionnaire. Pour l'un comme pour l'autre ce n'est pas par la situation

occupée par le prolétariat dans le rapport social capitaliste que celui-ci est défini comme porteur du communisme mais par la nature du prolétariat, par ce qu'il est en lui-même face au capital. C'est une qualité du prolétariat qui le fait être en contradiction avec le capital et l'on ne pose donc pas cette contradiction comme étant le rapport social capitaliste lui-même.

Mais alors que dans le programmatisme cette qualité n'est qu'un pôle du rapport, le travail, elle est dans le programmatisme impossible la totalité du rapport lui-même. La contradiction des rapports sociaux devient une essence du prolétariat, devient la contradiction interne du prolétariat qui l'amène à se nier. Dans le programmatisme impossible l'essence du prolétariat, sa qualité qui en fait l'élément positif de la contradiction, n'est plus seulement un élément de la contradiction comme dans le cas du programmatisme classique, elle devient la contradiction. Dans son impossibilité le programmatisme se replie sur lui-même, devient tautologique : le prolétariat est en contradiction avec le capital parce qu'il est la contradiction du capital, et c'est parce qu'il est la contradiction du capital qu'il est contradictoire au capital. On ne produit donc pas le prolétariat en partant du rapport social qui le définit, mais on produit le rapport social capitaliste en partant de l'un de ses pôles.

Cette contradiction qui est l'essence du prolétariat c'est l'auto-présupposition du travail comme capital, l'auto-contradiction du travail. Le travail, dans l'analyse que nous en faisons dans TC.1 est en effet la notion charnière du système, aussi bien du point de vue de sa cohérence programmatique, de sa critique programmatique du programmatisme, que de la possibilité du dépassement positif de celui-ci.

La fonction de la catégorie de travail apparaît nettement lorsque nous analysons les rapports entre travail et capital. Comment en effet apparaissent les deux moments de l'échange en travail et capital? comme échange entre le travail vivant et le travail mort. Dans cette analyse soit le capital disparaît dans sa spécificité : il n'est plus qu'un moment du mouvement du travail; soit il est réduit à n'être que travail objectivé : c'est à dire à nouveau du travail sous une forme particulière. Par ailleurs cette vision a pour conséquence nécessaire de considérer le capital, en soi et pour soi, comme simple chose puisque le seul rapport qui existe est le fait du travail qui s'est présupposé et si, finalement, le capital est posé comme un rapport de toute manière, c'est seulement parce qu'il est le travail qui s'est présupposé. Avec l'auto-présupposition du travail, c'est le travail qui devient le mode de production.

On retrouve ici la méthode qui consiste à réduire le rapport social à l'essence de l'un de ses pôles comme nous l'avons vu pour la situation révolutionnaire du prolétariat. De plus c'est déjà ce que nous avons fait lorsque nous posons le "non-travail" comme une détermination interne du travail.

Ce qui est en jeu ici c'est évidemment la situation révolutionnaire du prolétariat : si l'on réduit les deux pôles du rapport (travail et capital) à l'un de ses pôles (le travail) défini comme contradictoire (l'auto-présupposition du travail comme capital) il sera aisé ensuite de faire de ce rapport l'essence d'une classe. Ainsi la base de la résolution de la contradiction ne se trouvera pas dans ce qu'est le prolétariat par le rapport social qui le définit mais dans un des pôles de ce rapport, dans ce qu'est essentiellement le prolétariat.C.Q.F.D.

Nous retrouvons bien à ce niveau la cohérence programmatique du texte mais c'est en bute à la distorsion qu'introduit en elle la décomposition du programme qui aboutit à faire une critique programmatique du programmatisme, à montrer à l'aide d'une analyse fondamentalement programmatique l'impossibilité du programmatisme. Le programmatisme se replie sur lui-même, c'est là finalement le secret du programmatisme impossible. En effet, si pour reprendre les termes de TC.1, la contradiction apparente entre travail

et capital est auto-contradiction du travail, bien que contradictoire au capital, le travail est dans l'impossibilité totale de s'émanciper contre lui puisque précisément, sa contradiction avec le capital n'est qu'auto-contradiction; il ne lui reste donc plus qu'à se nier. Le programmatisme se mord la queue et croit par là s'être aboli.

Le repliement sur soi qui caractérise le programmatisme impossible à pour axe et charnière de tous ses développements une double conception de l'essence du travail, c'est à dire l'aliénation posée à la fois comme essence inhérente et comme rapport.

L'aliénation comme essence du travail, autrement dit la confusion entre le fétichisme et la réalité (on prend le résultat d'une activité - travail salarié, produits, rapports sociaux - comme point de départ et conséquemment l'aliénation comme inhérente au travail -cf. Les antinomies du travail aliéné) c'est la façon encore programmatique ou mieux, la seule façon, sur la base du programmatisme, de comprendre l'impossibilité de la libération du travail : il est aliéné par essence, rien qui ne le contredit n'est différent de lui - le capital est une détermination interne du travail - il ne peut donc prétendre se libérer. C'est sur cette base que nous parvenons à l'impossibilité de sa libération qui ne signifierait alors pas autre chose que de se nier contre lui-même, donc s'abolir. C'est ce que nous avons appelé "l'autonégation" du prolétariat. Mais cela demeure programmatique en ce sens que ce résultat n'est rien d'autre que l'aboutissement du développement de l'un des pôles de la contradiction, sauf que dans ce pôle l'on a mis le travail et son contraire. Le prolétariat ne représente plus le travail puisqu'il est celui-ci et sa négation. Si l'ultime développement du travail n'est plus son affirmation, sa libération, il n'en reste pas moins mouvement de l'un des pôles de la contradiction, qui focalise en lui la totalité du rapport.

De plus la cohérence programmatique du texte n'est pas que formelle car si le prolétariat ne représente plus le travail puisqu'il est celui-ci et sa négation, il représente l'unité des deux termes c'est à dire l'activité générique (j'anticipe ici sur le déroulement de la critique). Il s'agit donc bien d'un mouvement qui se dépasse lui-même (dans Crise communiste on aura un mouvement qui se débarrasse de sa contradiction) et qui, s'il ne se confond pas avec l'immédiateté à tout de même une forme en elle, le prolétariat.

A partir de là tout s'enchaîne pour donner au programmatisme impossible sa cohérence interne spécifique. Dès l'instant où l'on a posé de manière programmatique l'impossibilité du programmatisme on tombe dans une contradiction insurmontable qui va rendre nécessaire le recours à l'abstraction car l'on ne peut plus expliquer comment l'homme peut parvenir à se produire lui-même si son activité est par essence aliénée. On cherche alors à définir un moment - théorique - qui soit celui expliquant que l'homme se produit: ce moment c'est la recherche d'un sujet qui ne soit point objet même si c'est de lui-même. Ce sujet c'est l'homme comme être générique.

Mais les circonstances mêmes dans lesquelles on est arrivé à définir ainsi l'homme (la confusion entre le fétichisme et la réalité) oblige à faire de cet être générique non pas la réalité elle-même mais simplement la possibilité de cette réalité, l'abstraction propre au fétichisme, l'abstraction du fétichisme, qui va permettre de dynamiser celui-ci c'est à dire permettre à l'homme de se produire lui-même tout en conservant l'aliénation comme essence inhérente au travail.

A partir donc de sa nécessité fondamentale, la critique du programmatisme, mais dans les termes du programmatisme qui sont encore les siens, le programmatisme impossible se reconstruit une réalité sur mesure.

Le dilemme qui consistait à conserver l'auto-production de l'homme en affirmant le caractère essentiellement aliéné de son activité, nous l'avons eu en commun avec "Crise communiste", ainsi que la recherche d'une contradiction abstraite pure des termes de l'immédiateté et qui expliquerait celle-ci, qui est son corollaire obligé. C'est sur la recherche de cette contradiction et non sur la problématique de départ - critique programmatique du programmatisme - que s'est faite la rupture.

Nous avons refusé la contradiction abstraite pour nous cantonner dans une analyse tautologique du procès d'auto-production de l'homme. Nous sommes parti d'un rapport social; ensuite nous avons fait de ce rapport social l'essence de l'homme posé dans ce rapport; enfin nous avons montré que le rapport, la réalité, avaient pour origine, s'expliquaient par cette essence. Un rapport est posé comme une essence qui permet d'expliquer un rapport (notons au passage que c'est bien là l'analyse que nous faisons du prolétariat : la contradiction du prolétariat et du capital est l'essence du prolétariat, sa contradiction interne, contradiction interne qui est la cause, l'origine et la contradiction elle-même).

A ce niveau là toutefois nous ne produisons aucune contradiction du sujet qui soit différente de celle des rapports sociaux et qui se réaliserait dans les rapports sociaux : le non-travail n'est rien d'autre qu'une détermination interne du travail; la contradiction interne du travail c'est la contradiction des rapports sociaux, la contradiction des rapports sociaux c'est la contradiction du travail; la contradiction interne du prolétariat n'est pas autre chose que la contradiction du prolétariat et du capital.

Le système tautologique par lequel nous produisons l'impossibilité de la libération du travail est un système parfaitement clos, sans échappement explicatif qui consisterait en une contradiction du sujet différente de celle des rapports sociaux et la déterminant, l'expliquant, la rendant possible, ce que fait "Crise communiste" avec la contradiction abstraite. Mais alors ce sont les manques même de notre programmatisme qui en permettent le dépassement; c'est là la fonction critique du système tautologique clos par rapport à la tautologie avec échappement explicatif. Cette fonction critique tient au fait que si dès l'instant où l'on a produit une contradiction abstraite différente de celle des rapports sociaux l'on ne peut plus aborder le concret pour lui-même, comme ayant son explication en lui-même, le système tautologique clos le pose qu'il le veuille ou non.

Par exemple, lorsque nous posons le travail comme médiation entre l'aliénation et la vie générique, même si malgré cette médiation la vie générique et l'aliénation conservent leur rigidité métaphysique, grâce au travail elles ne sont pas opposées l'une à l'autre, d'où la possibilité de dépasser le système tautologique dans le fait que l'aliénation est considérée comme auto-production réelle de l'homme.

Un autre exemple consiste dans la manière dont nous aboutissons à faire du capital une détermination interne du prolétariat, sa contradiction avec le capital devenant sa nature contradictoire. La "détermination communiste interne" du prolétariat n'est en définitive rien d'autre que sa contradiction au capital. Le caractère clos du système tautologique entraîne que c'est dans le prolétariat, dans sa contradiction avec le capital, dans la crise et non dans le travail ou dans la contradiction abstraite, qu'est recherché le dépassement communiste du capital.

On voit donc à partir de là comment il était possible, à partir du contenu même de TC.1, de dépasser la problématique générale qui s'exprime en lui. La fonction critique du système tautologique clos tien en général dans le fait que celui-ci ramène constamment la manifestation contradictoire du sujet à une contradiction interne de celui-ci qui n'a pas un contenu différent de la manifestation contradictoire elle-même, permet donc de considérer le concret pour lui-même et corollairement permet à la théorie de participer du mouvement de transformation de ce concret. C'est cela qui nous

a permis de ne pas tomber dans le pur délire conceptuel et métaphysique que l'on trouve dans "Crise communiste" et de faire la présente critique.

Bien sur, nous n'avons pas épuisé dans cette introduction la critique de TC.1 qui va suivre, cela aurait été absurde et inutile. Si nous arrêtons l'introduction à ce niveau c'est que sa nécessité nous a été dictée par le fait qu'ayant abordée la critique de TC.1 en suivant le plan propre du texte, la clef de tout le système qui est la conception du prolétariat et la critique programmatique du programmatisme, sa qualification d' "impossible", s'est trouvée rejetée à la fin de la critique ces problèmes étant traités dans TC.1 dans la seconde partie. D'autre part, ne pas suivre le plan propre du texte aurait certainement rendu plus immédiatement évidents les thèmes/positifs de la critique mais en aurait amoindri la force de démonstration. Nous avons donc pensé rendre plus abordable cette critique - et tout spécialement la première partie particulièrement abstraite et complexe du fait des thèmes critiqués - en présentant dès le début, dans une introduction, la cohérence fondamentale de celle-ci, aussi n'est-il pas utile de remonter dans le texte au-delà du moment où le programmatisme impossible et le prolétariat sont abordés pour eux-mêmes.

THEORIE COMMUNISTE N°1 : LE PROLETARIAT

1° PARTIE : LE TRAVAIL

Chapitre I : La nécessité de l'aliénation.

I.- Les antinomies du travail aliéné.

"Le travail aliéné est confirmé par la réalité mais il n'est pas le sujet de cette réalité sinon cette réalité n'existerait pas"

Le sens du chapitre est le suivant: on ne peut reconnaître le travail aliéné comme le sujet de la réalité car cette reconnaissance est immédiatement sa négation, en effet le travail aliéné pose ses objets, les rapports sociaux qui l'affronte, comme différents de lui et étant précisément ce sujet. La conclusion est alors: "Ce sont les antinomies mêmes du travail aliéné qui nous poussent à abstraire de celui-ci le sujet réel de son propre mouvement, de sa propre contradiction." La méthode métaphysique commence là. Ainsi posées, les antinomies du travail/sont réellement insurmontables.

En fait ce n'est pas à l'intérieur du raisonnement lui-même que se trouve l'erreur, mais dans le point de départ. Au lieu de considérer une relation sociale, nous partons des deux côtés réifiés de cette relation; le travail aliéné d'un côté, les produits, les rapports sociaux, de l'autre. Si le travail est travail aliéné c'est parce qu'il a produit, c'est parce qu'il est une activité, nous, nous prenons le résultat comme point de départ et l'aliénation comme une essence dans le travail.

Comme les économistes dont il est question dans le chapitre, nous partons de la forme fétichisée, c'est à dire que la relation sociale qu'est l'aliénation devient l'essence d'un pôle de cette relation. Une fois l'aliénation placée dans l'essence même de l'activité, comment cette activité est activité, est production, devient incompréhensible. "La synthèse de la contradiction du travail aliéné consistait à faire de l'homme l'essence de cette réalité déchirée"; en ne le faisant pas nous ne sommes pas cohérents; ce qu'on trouve dans "Crise communiste" N°1 est à ce niveau là plus cohérent.

Partant d'une relation sociale que l'on a réduit à l'essence d'un de ses pôles on ne peut plus trouver dans la relation elle-même son explication, il nous faut alors dépasser celle-ci, abstraire le sujet réel. A partir du moment où le fétichisme est pris au mot, est pris pour la réalité, la suite ne peut être que l'abstraction de ce fétichisme. Il s'agit ensuite de prouver que le fétichisme est la réalité. C'est le mouvement du texte. Ce n'est que dans l'abstraction que peut se situer le véritable sujet puisque la réalité et le fétichisme sont confondus; l'immédiateté est alors une détermination de ce véritable sujet abstrait; "en demeurer au niveau de la détermination c'est être incapable de saisir la détermination elle-même". Pourquoi cette incapacité? parceque la détermination, être un travailleur aliéné, n'est pas posé comme un rapport social mais comme une essence.

En fait la question de ce début, qu'on ne pouvait évidemment formuler ainsi, est la suivante: Comment un homme qui n'est rien (n'être rien lui est inhérent) peut-il cependant se produire lui-même comme ce rien? C'est tout en considérant que l'essence de l'homme ce sont ses rapports sociaux, continuer à considérer l'essence de l'homme comme une qualité inhérente, c'est le rapport réduit à une qualité de ses sujets; quant ce rapport est l'aliénation, c'est à dire la domination de soi par ses propres produits et que l'on en a fait une qualité inhérente aux individus pris dans ces rapports, il devient impossible de comprendre comment ces individus

peuvent faire quoi que ce soit.

Ainsi le fétichisme aboutit à une impasse, il appelle l'abstraction. Abstraction et confusion fétichisme-réalité, sont les deux aspects complémentaires d'une même démarche théorique. De cette réalité bloquée, obscure, il faut abstraire un sujet qui soit l'unité de ces deux termes réifiés. Ainsi on pourra montrer que bien qu'en elle-même la réalité (dont on a pas percé le fétichisme) est bloquée, elle puisse changer. On justifie l'erreur première.

II.- Aliénation et activité générique.

A/ Travail aliéné et activité générique.

1°/ L'homme est un être générique.

"La possibilité du travail aliéné réside dans l'activité humaine comme activité générique."

2°/ Il n'y a de travail aliéné que parce que l'homme est un être générique.

"C'est le propre caractère générique de l'homme, comme étant son rapport à la nature, à son corps non-organique, à l'autre homme et à la communauté humaine comme étant son essence, qui est la dynamique du travail aliéné".

"Le travail aliéné n'existe pas en soi, son existence même présuppose l'activité humaine comme activité générique, l'engendrement de l'homme par lui-même."

La montée du fétichisme à son abstraction ne pose pas de problème, mais ce qui s'amorce déjà ici, c'est la redescente, beaucoup plus périlleuse. Présenté ainsi, l'homme comme être générique n'est que l'abstraction du fétichisme précédent. Le fétichisme ayant envahie la réalité cela ravalé naturellement l'activité générique de l'homme au rang d'une abstraction. Elle n'est pas la réalité elle-même mais sa possibilité, puisque la réalité c'est le fétichisme. Tout le mouvement, toute la dynamique d'une réalité ainsi conçue, ne peut être appréhendée que comme abstraction la présupposant. Ainsi en ce qui concerne l'activité générique, ce n'est pas au procès historique lui-même que nous allons avoir affaire, mais à une série de caractéristiques rendant possible ce procès. C'est la relation entre l'immédiateté et son abstraction qui va alors constituer le problème central.

En effet, à partir du moment où l'on possède dans le texte les deux éléments suivant : l'aliénation comme essence inhérente au travail, l'homme se produisant lui-même, il va falloir produire une réalité qui soit la mise en mouvement de ce fétichisme ; le rien se produisant lui-même. La mise en mouvement du fétichisme c'est le raccomodage contradictoire qui consiste à considérer simultanément l'aliénation comme essence et comme rapport : "Il n'y a travail aliéné que parce que l'aliénation est auto-aliénation". Il est juste de dire que l'aliénation est auto-aliénation, que l'aliénation est un rapport de l'homme à lui-même, auto-production de l'homme; ce qui est faux c'est de séparer le travailleur de l'homme comme être générique et considérer qu'il y a auto-aliénation parce que l'homme est un être générique distingué de l'homme concret, du travailleur.

3°/ Les caractéristiques de l'activité générique comme abstraction.

"Il est insuffisant de dire que l'activité humaine comme activité générique est la possibilité du travail aliéné car le travail aliéné est la seule activité humaine actuelle. Pas plus dans l'aliénation que dans le communisme, l'homme est plus ou moins générique. La seule question légitime est: qu'en est-il de la vie générique dans sa propre existence déterminée comme travail aliéné. Ainsi si le travail aliéné est saisi comme la seule réalité actuelle de l'homme comme être générique, on ne con-

Y } fond pas pour autant le travailleur aliéné avec l'homme comme être générique, ni le travail aliéné avec l'activité générique. L'activité générique est une abstraction, mais une abstraction à partir d'une réalité dont elle est le sujet.

"L'activité générique contient en elle la détermination car elle est auto-production d'un être objectif, d'un être dont l'être est devenir, on ne peut cependant ramener le concept à la succession de ses déterminations car la compréhension de chaque détermination implique la saisie de l'activité générique comme une abstraction et donc ne se confondant pas avec sa détermination".

Nous parlerons ensuite de ce rapport établi entre abstraction et détermination de façon plus générale, englobant les thèses des paragraphes 3, 4 et 5; cependant un développement du paragraphe 3 est intéressant pour le rapport fétichisme-abstraction:

"L'homme ne travaille pas deux fois: une fois comme être générique, ~~une autre fois comme travailleur aliéné, mais dire que le travail aliéné est procès d'auto-production de l'homme~~ c'est en rester encore au niveau de la description. On explique réellement tout le procès de production de l'homme dans l'aliénation que lorsque l'on saisit dans un mouvement d'ensemble le travail aliéné comme auto-production de l'homme, comme activité générique déterminée (la détermination n'étant en aucune façon contradictoire au caractère générique de l'homme) et, d'autre part, lorsque l'on saisit que le caractère générique de l'homme ne peut être la description de sa situation déterminée car, à ce moment là, l'homme est alors confondu avec sa détermination qui soit éliminerait son caractère générique, soit deviendrait quelque chose qui s'y oppose".

On ne pourrait donc confondre le caractère générique de l'homme avec ce qui dans le raisonnement est présenté comme une détermination car elle éliminerait son caractère générique ou s'y opposerait, cette détermination étant d'être travailleur aliéné. Cela ne se peut que si l'on considère l'aliénation comme donnée, inhérente à l'être qui agit, en quelque sorte antérieurement à cette action, c'est à dire si l'on considère un rapport comme essence; si l'homme est considéré comme aliéné en soi, évidemment il s'oppose à l'homme comme être générique. L'abstraction a pour rôle par rapport à cette détermination, de présenter l'aliénation comme auto-aliénation. En fait "elle permet" de dire simultanément deux choses contradictoire : l'aliénation est une essence; l'aliénation est un rapport (auto-production). On a besoin de l'abstraction parce qu'une telle vision de l'aliénation la laisserait totalement incompréhensible : si l'on fait de l'abstraction quelque chose d'inhérent au travail on ne voit plus comment celui-ci est activité d'auto-production, il faut alors que sa réalité le transcende, que la véritable dynamique soit dans son abstraction puisque l'on a réduit la réalité au fétichisme. L'abstraction demeure séparée de la détermination et c'est obligatoire, car l'aliénation étant inhérente au travail ou au travailleur ce ne peut être celui-ci en tant que tel qui soit le sujet de l'activité générique: "C'est cette vie générique qui est une activité libre, universelle et consciente et non l'activité du serf ou de l'ouvrier".

Cependant le problème qui reste ^{alors} posé est: comment se fait-il que l'homme concret, le serf, l'ouvrier s'aliène lui-même? c'est à dire quelle est la relation entre l'abstraction et la détermination, comment l'aliénation en tant qu'essence inhérente va-t-elle se mettre en mouvement comme rapport après qu'on l'ai fétichisé par le mouvement inverse?

En fait le mouvement est le suivant : 1°/ on a un rapport social; 2°/ on en fait l'essence de l'homme pris dans ce rapport en tant que chose inhérente (c'est le point où nous en sommes actuellement du raisonnement); puis 3°/ on montre que la réalité, le rapport, ont pour origine, s'expliquent par cette essence (c'est le mouvement qui reste maintenant à effectuer). Si l'on considère le mouvement dans son ensemble c'est une tautolo-

logie : un rapport est posé comme une essence qui sert à expliquer le rapport; ou bien la manifestation contradictoire d'un être devient une contradiction inhérente à cet être, contradiction qui est la dynamique, la cause et l'origine de la manifestation contradictoire.

Ce mouvement, qui sera surtout évident pour le prolétariat (cf. supra.) est déjà celui qui présuppose ici l'analyse du travail : l'auto-aliénation est réduite à l'aliénation comme essence du travail qui va devenir l'explication de l'auto-aliénation. Mais en ce qui concerne le travail la réduction fétichiste de départ empêche un redéploiement direct de l'essence inhérente vers le rapport car ainsi réduit le travail ne ferait plus rien; d'où la nécessité d'une dynamique qui lui soit extérieure, qui ne se confonde pas avec lui, c'est à dire la nécessité d'une abstraction.

4°/ L'être générique est un être déterminé.

5°/ L'homme concret est l'unité de l'abstraction et de la détermination.

"Des antinomies du travail aliéné, on tire les caractéristiques de la vie générique de l'homme, mais cette vie générique en tant qu'abstraction même, n'a de contenu que pour autant que l'homme fait ses preuves d'être générique; faire ses preuves d'être générique cela signifie qu'elle existe comme vie générique, activité générique déterminée. Sa détermination ne contredit aucune de ses caractéristiques, elle en est bien plutôt la seule réalité et le seul contenu."

Dans les § 4 et 5, malgré de très bons passages (en particulier le §5), ce n'est pas à la réalité que l'on retourne mais en quelque sorte à un fétichisme en mouvement, c'est à dire que l'on est parvenu à expliquer que l'être essentiellement aliéné s'auto-aliène. On parvient à des conclusions comme celle-ci : "Le procès d'auto-production de l'homme ne connaît que la contradiction de son déroulement réel et non celle de la vie générique en tant qu'abstraction théorique car inversement cette abstraction théorique n'a d'autre existence que ce procès réel."

Cela signifie d'abord que le "déroulement réel" et "la vie générique" sont deux choses différentes, mais l'abstraction théorique n'a d'autre existence que ce procès réel. C'est totalement incohérent. En fait l'activité générique comme abstraction théorique est employée à deux niveaux différents: d'abord comme des formes à priori de l'activité humaine (universalité, liberté, conscience), ensuite elle est employée au niveau du contenu de ces formes. Ainsi en tant que formes a priori elle est la "présupposition générale de toute l'histoire humaine" mais de par leur définition même ces formes n'existent que par leur contenu déterminé d'où le fait que cette présupposition générale est "toujours un produit particulier".

Ainsi on a conservé le fétichisme de départ à propos du travail aliéné, car pour expliquer le procès réel il a fallu extraire un sujet dont les qualités justifient l'existence sociale immédiate comme par auto-production. C'est un fétichisme en mouvement car on va maintenant pouvoir dire que le travailleur intrinsèquement aliéné est son propre produit.

Dans le §5 il faut sans cesse sauver l'activité générique comme abstraction du fait que sa propre détermination comme abstraction implique qu'elle soit déterminée car sinon, dans la détermination l'aliénation étant une essence inhérente elle demeurerait également inhérente à l'activité générique et on en serait revenu au point de départ: "comment le travail aliéné qui n'est rien peut-il se produire comme ce rien".

L'homme est un être générique, c'est à dire qu'il se produit lui-même comme un être objectif qu'il est, c'est à dire en se rapportant à des objets extérieurs à lui et qui le complètent, en se rapportant à lui-même, en se rapportant à ses objets, en se rapportant aux autres hommes, en produisant constamment ses rapports sociaux comme son essence.

Ainsi, l'homme est toujours son existence sociale, partir d'un

sujet dont les qualités expliquent l'existence sociale, ou ne peuvent exister que "déterminées", ce n'est pas partir de l'homme être générique, c'est partir d'un démiurge qui n'existe pas. Poser l'homme comme le sujet de son histoire, c'est poser aussi catégoriquement comment ce sujet se produit. On s'enferme dans toutes sortes de méandres théoriques en affirmant, ce qui est vrai, que l'homme se produit lui-même, et en essayant, simultanément, de définir ce sujet dans un état avant cette production.

On est cependant contraint de le faire à partir du moment où l'aliénation est posée comme une essence car à partir de la situation sociale même, l'auto-production de l'homme devient alors impossible. On cherche à définir un moment (théorique) qui soit celui expliquant que l'homme se produit; ce moment c'est la recherche du sujet qui ne soit pas objet même si c'est son propre objet. On ne part de l'homme, et on ne considère l'homme comme réellement un être générique, qu'en partant de la société. Il n'y a pas les formes a priori des qualités humaines et leur réalisation ou leur déterminations, même si l'on affirme que ces formes n'existent que déterminées. C'est du raccomodage d'abstraction et d'histoire.

C'est partir réellement de l'homme, ou plutôt des hommes, que de partir d'une période sociale donnée. On ne peut remonter par abstraction d'une période sociale au sujet de celle-ci, c'est à dire que l'on ne peut remonter de la société à l'homme sans faire de celui-ci une abstraction creuse, et faire de cette abstraction le point de départ d'une histoire initiatique qui aurait comme principe de produire, cette fois, concrètement adéquat à son abstraction.

En résumé, ce "A/ Travail aliéné et activité générique", part des antinomies du travail aliéné en posant l'aliénation comme essence du travail et du travailleur et pose la question : comment se produit-il lui-même? On part donc du fétichisme de la réalité pris pour la réalité elle-même, d'un rapport social posé comme une essence inhérente.

Le travail aliéné pour faire quelque chose, doit alors trouver sa possibilité et sa dynamique en dehors de lui-même; c'est alors le moment de l'abstraction.

Le troisième moment est celui du fétichisme en mouvement. C'est le même travail aliéné qui va se trouver agissant car il est l'abstraction déterminée, mais l'abstraction doit demeurer distincte pour valider l'action de sa détermination.

Le mouvement de la tautologie est le suivant: l'essence inhérente du travail est l'aliénation puisqu'il s'aliène lui-même, ou alors son auto-aliénation est le mouvement de son essence inhérente. C'est cela le fétichisme en mouvement; il est légitimé par l'abstraction d'un sujet à partir de sa relation sociale, sujet qui explique la relation sociale. C'est cela l'abstraction du fétichisme (qui ne doit pas se confondre avec lui). L'abstraction du fétichisme permet le fétichisme en mouvement.

Le mouvement interne du chapitre correspond à la position du chapitre par rapport au reste du texte, et à son rôle. Partir du travail, de l'homme comme être générique, c'est partir non pas comme nous le disions du sujet qui est toujours objet, donc partir d'une relation sociale précise, finalement d'une période historique, mais partir d'une abstraction du sujet qui explique qu'il va être sujet; il est naturel alors qu'il possède toutes les déterminations qui vont se déployer dans le procès historique.

Il est nécessaire d'introduire comme essence inhérente à ce sujet, que ce soit l'homme ou le travail, tout le mouvement de ses relations sociales, c'est ce que fait la suite du texte : abstraire comme essence inhérente au sujet, ici le travail, les relations sociales qui le définissent et ensuite faire de ses manifestations sociales le mouvement, la manifestation, "l'existence comme" de ces qualités. Ces deux moments sont ceux 1°/ de la fin du chapitre I et du I du chapitre II puis, 2°/ du II du chapitre II. Tout ce A du 1° chapitre que nous venons d'analyser a pour

fonction de montrer que l'on peut effectuer ce procès tautologique; il légitime la mise en mouvement du fétichisme.

B/ La conscience de soi de l'homme comme être générique déterminé est conscience de soi du prolétariat.

1°/ L'aliénation comme auto-aliénation.

"...le prolétariat est la première classe pour laquelle la conscience de l'aliénation est conscience que c'est sa propre activité qui se retourne contre lui-même comme propriété d'un autre, que son aliénation est auto-aliénation".

Ce n'est pas la thèse en elle-même qui est à critiquer, c'est la façon dont elle est produite et par là le sens qu'elle prend dans le texte. Le mouvement qui produit cette affirmation est un cas typique de fétichisme en mouvement : l'aliénation inhérente à l'essence du travail peut, parce qu'il devient l'activité d'un autre, n'appartenant plus au travailleur, être saisi dans sa manifestation d'auto-aliénation; seulement dans la situation de l'ouvrier l'inhérence de l'essence se développe adéquatement comme un rapport, d'où la conclusion selon laquelle la conscience de soi de l'être générique déterminé qu'est le travailleur peut saisir, peut être conscience de soi de l'homme comme être générique, c'est à dire peut saisir l'activité générique comme abstraction ne se confondant pas avec ses déterminations.

2°/ La contingence du prolétaire.

3°/ La conscience de soi du prolétariat est conscience de soi de l'homme comme être générique déterminé.

Même si le thème de la contingence n'est pas ici très clair, et surtout n'est pas distingué de celui de la non-inhérence de l'appartenance de classe (cf. Notes de travail N°2 p.3 et suiv.) les deux paragraphes ne se prêtent pas dans leur contenu immédiat à d'importantes critiques, la raison en est simple : la tautologie est en train de se boucler.

De l'essence inhérente nous sommes en train de revenir, après être passé par la médiation de l'abstraction, à l'aliénation comme rapport. Ce qui est "remarquable" c'est que l'abstraction se trouve maintenant justifiée par l'aliénation comme rapport, ainsi le système est clos, puisque c'est la conscience de soi du prolétariat comme auto-aliéné qui justifie d'avoir abstrait l'homme comme être générique.

Cependant on ne peut encore passer à la simple conception de l'aliénation comme rapport, car si on a produit et légitimé la production théorique du travail comme activité générique déterminée, on est revenu au point de départ, à savoir que l'aliénation est inhérente à l'essence du travail ou du travailleur, en ayant cependant obtenu qu'elle soit simultanément auto-aliénation; il faut donc maintenant qu'inhérence et rapport se confondent (fétichisme en mouvement).

Le B, qui fonde tout cela dans la conscience de soi du prolétariat, est en quelque sorte une parenthèse destinée à justifier la double conception tautologique de l'essence.

C/ Prolétariat et vie générique.

1°/ La vie générique est la contradiction du travail.

a/ Le travail activité générique déterminé est contradictoire.

b/ L'activité générique est la contradiction du travail.

En fait dans ce a/ et ce b/ nous ne démontrons qu'une chose : que les rapports sociaux dans l'aliénation sont contradictoires, que la classe des travailleurs s'oppose à celle des propriétaires de leur travail, représentant leur communauté indépendante d'eux. Mais nous

le montrons comme contradiction du travail, si bien que malgré toutes les protestations qui parcèment ces deux paragraphes nous ramenons cette contradiction à une contradiction interne du travail: "le non-travail n'est qu'une détermination interne du travail".

Le texte ne sombre pas dans un pur délire métaphysique parce que nous ne produisons pas de contradiction du travail différente de la contradiction des rapports sociaux, qui se réaliserait dans la contradiction des rapports sociaux. Cela n'empêche qu'elle est bien ramené à une contradiction interne, cela étant rendu évident par l'organisation même du texte qui nécessite de poser une contradiction du travail avant d'aborder son mouvement historique d'auto-présupposition.

2°/ La nécessité de l'aliénation.

Le paragraphe suivant sur la nécessité de l'aliénation vient corroborer l'analyse que nous venons de faire: "Le procès historique réel de l'aliénation se confond avec la nécessité de l'aliénation; le procès historique est celui de la séparation de l'existence individuelle et de l'existence sociale de l'homme, celui donc où l'individu rompant ses liens objectifs avec ses conditions, se crée en tant qu'individu contingent et par là même universalise ses relations, sa vraie communauté, la production de l'individu contingent est strictement identique à l'universalisation de ses relations et de ses rapports sociaux. Pour être en mesure de se réapproprier sa propre existence sociale comme existence universelle, il doit lui-même devenir un individu contingent et produire ses formes sociales indépendamment de lui."

Ce paragraphe sur la nécessité de l'aliénation clôt parfaitement le chapitre I: "La nécessité de l'aliénation se confond avec son développement". Nous aboutissons à la tautologie parfaite entre les deux conceptions de l'aliénation, ici sous la forme de nécessité et histoire.

Ainsi si nous nous plaçons du point de vue général de notre méthode nous ne fournissons aucune explication, mais cette insuffisance même nous permet de poser le développement concret pour lui-même. La contradiction interne du travail c'est la contradiction des rapports sociaux, la contradiction des rapports sociaux, c'est la contradiction interne du travail; c'est une tautologie sans échappement explicatif, au regard du fait que nous sommes partis, non pas des rapports sociaux mais de la recherche d'un sujet expliquant la contradiction des rapports sociaux.

Pour que la tautologie ait un échappement explicatif il aurait fallu que ce sujet ait une contradiction interne différente de celle des rapports sociaux, qui soit dans le sujet la contradiction entre le fétichisme (l'aliénation inhérente) et son mouvement (ça s'auto-produit, ça se rapporte à soi...etc.). Si la tautologie a un échappement explicatif on ne peut plus alors aborder le concret pour lui-même, ayant en lui-même son explication, ce que la tautologie sans échappement pose qu'elle le veuille ou non, même si ressentant l'absence de cet échappement comme un manque elle y supplée en ramenant constamment la contradiction des rapports sociaux à une contradiction interne sans contenu ou forme différente.

Si on peut commencer à voir par l'analyse de ce premier chapitre de TC.1 pourquoi notre production théorique posant dans le concret sa propre explication, cherchant dans son développement, en lui-même, la dynamique contradictoire qui porte le communisme, a pu dépasser la problématique de ce 1° numéro, il reste à expliquer pourquoi notre double conception de l'essence en demeure au stade de la tautologie sans échappement explicatif.

La réponse est dans le fait que TC.1 est toujours implicitement la critique de cet échappement explicatif, c'est à dire qu'il est son instabilité. L'échappement explicatif c'est la contradiction abstraite (cf. Crise communiste N°1) que nous cherchâmes également, or "la contradiction abstraite contenait sa propre critique car si elle était la nécessité d'une

contradiction du prolétariat sujet de la révolution se manifestant dans le prolétariat sujet de la contre-révolution contredisant le prolétariat sujet de la révolution, elle était simultanément fondée sur l'identité des deux et pouvait constamment se ramener à l'auto-contradiction du prolétariat" (TC.1 p.II-94).

Qu'est-ce que cela signifie, sinon que la critique incluse dans la tautologie avec échappement explicatif c'était la tautologie parfaite, close : ramener la manifestation contradictoire à une contradiction interne sans contenu différent et simultanée à la manifestation contradictoire. TC.1 est la critique interne de la tautologie avec échappement, mais par là tautologie close ramenant le concret à lui-même, elle est la possibilité du dépassement de la problématique. Possibilité seulement toutefois, car le dépassement d'une phase théorique n'est pas un pur procès logique. La possibilité réside dans ce que la théorie reconnaît au concret son sens en lui-même; elle peut alors appartenir au mouvement de modification de ce concret.

Chapitre II: Activité générique et procès d'auto-présupposition du travail.

I.- L'objectivation comme travail.

A/ L'homme est un être objectif.

1°/ Forme générale de son objectivité.

2°/ L'objectivité, rapport de l'homme à lui-même.

a/ L'objectivité est un rapport, l'homme est un être conscient.

b/ Tout rapport d'objectivité est rapport de l'homme à l'autre homme.

✶ L'on pouvait prendre le concret pour lui-même, les développements exemplaires de cette critique interne de la tautologie avec échappement explicatif par la tautologie close (la tautologie close c'est la critique interne de la tautologie avec échappement, permettant le dépassement du raisonnement tautologique de la double conception de l'essence).

"Le comportement de l'homme comme être générique, sa vie générique, ce sont les rapports concrets, objectifs, de l'homme, les rapports dans lesquels il se trouve avec les autres hommes; l'homme n'a de rapport à lui-même qu'en tant qu'être objectif".

"L'histoire, l'auto-transformation des hommes, la transformation de leurs rapports entre eux, est l'acte par lequel l'homme s'engendre lui-même".

"Il s'ensuit que dire que l'homme est un être générique équivaut à dire qu'il est un être historique".

"Le procès de son auto-production qu'est sa vie générique est un procès réel, n'a pas sa dynamique dans l'abstrait de la vie générique car la vie générique dans l'abstrait n'existe pas. Il ne s'agit pas de confondre notre concept avec le procès réel sous peine de faire finalement de celui-ci le développement de celui-là. Le procès d'auto-production de l'homme, sa vie générique, est le procès réel de l'homme comme être déterminé produisant ses déterminations. Le procès d'auto-production de l'homme n'a pas d'autre dynamique que celle de l'existence déterminée de l'homme."

Ainsi la dynamique du procès d'auto-production de l'homme est correctement analysée comme son histoire concrète qui a en elle-même son sens. Mais alors pourquoi ne pas aborder tout de suite cette histoire? C'est dans de telles affirmations comme définition d'un sujet préalable que réside la tautologie close. Mais, bien que définition d'un sujet préalable, ce caractère clos, c'est à dire l'identité entre la contradiction des rapports sociaux et la contradiction interne, permet la justesse des développements pris en eux-mêmes. C'est déjà le procès réel qui définit ce qui

va être le sujet du procès réel; l'erreur c'est le va et vient, mais c'est aussi la possibilité de la dépasser.

En fait, avant d'entreprendre la succession réelle des procès de production, nous en définissons le sujet, le travail, comme ayant ^{pour} dynamique, pour nature les contradictions de cette succession, il ne restera plus ensuite qu'à faire fonctionner ce sujet déjà empli de ce qu'il produit, c'est ça la définition d'un sujet préalable, c'est ça la tautologie close.

Si ce qui est dit n'est pas, pris en lui-même, faux, et est même, pris dans l'ensemble du texte, la possibilité du dépassement de cette problématique, il faudrait alors comprendre le rôle de ces développements dans une problématique qui ne serait pas celle de la définition préalable d'un sujet. Il s'agirait alors simplement d'abstraire l'unité du procès historique sans faire de cette abstraction quelque chose "qui n'existe que comme" le procès réel d'auto-production. Quel serait alors le rôle de cette abstraction, quelle serait sa place?

Le rôle de cette abstraction se situe au niveau de la question: pourquoi le prolétariat résoud tout le cycle antérieur de l'histoire de l'humanité dans l'aliénation? c'est à dire que l'abstraction effectuée sur la base du prolétariat n'est pas rejetée aux origines.

Ainsi si il y a une nécessité de l'aliénation que la nature du prolétariat pose, que sa contradiction avec le capital résoud, cette nécessité n'était pas inscrite de toute éternité dans l'activité de l'humanité. L'essence de l'homme ce sont ses rapports sociaux, rapports sociaux d'être objectif, si ces rapports sociaux sont indépendants, cette indépendance n'est que la manifestation de la propre limitation de l'individu, cette indépendance est à la fois son aliénation et sa confirmation, sa reproduction. L'homme a une histoire et il a une histoire en tant qu'homme, pas seulement parce qu'il est un être naturel, en tant qu'homme il se produit concrètement dans ses rapports aux autres hommes, identiques aux rapports avec les objets de son corps inorganique.

Sortir de cela c'est avoir en tête un homme différent de ce qu'il est, ce qui s'exprime par un homme différent de ce qu'il fut obligé d'être, armé de pied en cap d'une "généricité" transcendante qu'il doit adapter aux vicissitudes des temps.

L'aliénation se définit fondamentalement par le fait que l'activité sociale des individus est d'indépendante d'eux, que c'est la propre manifestation d'eux-même en tant qu'individus sociaux qui leur fait face, que ce sont les rapports que les hommes entretiennent entre eux qui deviennent par rapport à eux autonomes et les affrontent.

La communauté qui se dresse face aux individus, n'étant que la manifestation de ces individus, a pour contenu ce qu'ils sont réellement. La communauté qui fait face à l'individu objectif (c'est à dire à l'individu des sociétés précapitalistes), même si pour l'un comme pour l'autre elle n'est que son rapport à lui-même indépendant de lui pour l'individu objectif, son appartenance à la communauté le médie avec ses conditions, mais c'est extrêmement instable. Le travail n'a pas de contradiction expliquant l'aliénation, il est donné simultanément à l'aliénation, la contradiction c'est celle des rapports sociaux qui opposent l'homme à ses forces sociales, dans lesquels il est séparé de ses forces. La séparation n'étant elle-même qu'un mode d'union, c'est cela le travail, ce qui sépare et ce qui réunit, une médiation.

L'aliénation est une contradiction entre forces sociales, entre hommes et plus précisément entre classe. La contradiction n'est pas dans le travail, dans la médiation, mais dans la situation qui fait qu'il y a une médiation.

D'après les critiques qui précèdent, on voit que la nécessité de l'aliénation ce sont les rapports sociaux concrets que des hommes définissent entre eux, elle n'est pas le sujet considéré dans son abstraction,

X dans son rapport à son existence réelle finalisée. Poser une finalité, c'est nécessairement poser une série d'adéquation, donc poser une définition préalable de l'homme, une substance. On en revient toujours à séparer le sujet de sa réalisation dans laquelle précisément il se produit comme sujet, on extrait un moment de ce rapport, le sujet indéterminé, dont on fait le moment explicatif par excellence. On ne considère pas l'homme comme un être générique, c'est à dire qui se rapporte à lui-même et se produit, mais comme une substance ayant des qualités et qui se détermine.

X Lorsque l'on procède ainsi tout le procès historique n'est pas celui d'auto-production de l'homme, du mouvement contradictoire des rapports sociaux et de la résolution de ces contradictions, mais devient un procès d'auto-adéquation. Se prouver comme être générique, ce n'est plus se produire au sens fort, mais faire la démonstration qu'on est bien ce qu'on est. Mais alors si se prouver comme être générique ce n'est que faire la démonstration de ce qu'on est, l'histoire n'existe qu'à cause de circonstances extérieures à ce qu'on est (l'objet naturel posé comme l'inhumain); je fais la preuve que je suis un être générique non pas en me produisant comme sujet (le sujet est origine et résultat, il est rapport social), mais en me dépatouillant, moi sujet, avec ce qui vient troubler mon rêve de sujet.

Y Si la nécessité de l'aliénation, c'est bien les rapports sociaux concrets que les hommes définissent entre eux, ce serait une question que l'on abandonnerait bien vite comme telle si ces rapports sociaux n'étaient pas contradictoires et si cette contradiction n'était pas lutte de classe dans laquelle le prolétariat pose le communisme. Parler de nécessité de l'aliénation, ce ne peut être que placer l'aliénation par rapport au communisme, par rapport à la résolution de la contradiction des rapports sociaux spécifiques qui sont le mode de production capitaliste. La nécessité de l'aliénation n'existe que comme activité, que comme classe. Avec le prolétariat l'aliénation se rapporte à son dépassement et cela dans sa propre reproduction; le prolétariat est en contradiction avec le capital et porte son dépassement, mais simultanément le mode de production capitaliste n'a pour seule dynamique que cette contradiction et n'existe que dans le mouvement de son abolition. Parce que le prolétariat dans sa contradiction avec le capital est porteur du communisme il est la nécessité de l'aliénation. Mais cette nécessité n'est pas une finalité de toute l'histoire passée, n'est pas un sens immanent se faufilant dans l'histoire et prenant des formes différentes. Pour cela il faudrait démontrer autrement que dans l'abstrait, que tous les modes de production évoluent de façon interne vers le capital, que la production du capital est universelle puisque le travail est universellement répandu à la surface de la terre.

X Cette théorie de la contradiction du travail à l'oeuvre dès l'origine comme nécessité du communisme, qui peut être rejetée par une simple constatation historique, repose sur une difficulté dans l'analyse du capital. En étant la résolution des contradictions du mode de production capitaliste, le communisme résoud toute l'histoire de l'aliénation, d'où l'illusion que toute l'histoire passée est la dynamique d'une contradiction protéiforme qui a pour sens de produire des conditions du communisme. En réalité, s'il est vrai qu'étant la résolution des contradictions du mode de production capitaliste, le communisme résoud toute l'histoire de l'aliénation, c'est que si les conditions d'apparition du capital ne sont pas universelles, celui-ci ne peut exister dès qu'il existe qu'au niveau de l'histoire mondiale qu'il crée.

Le capital est un mode de production universel, mais cela sur sa propre base et non par les contradictions qui le produisent. Les contradictions qui amènent au capital ne sont pas universelles, inscrite dans l'essence du travail, de tout travail. C'est parce que le capital ne peut que s'universaliser et le fait concrètement que la résolution de ses contradictions que son dépassement, le communisme, résoud tout le cycle antérieur de l'histoire de l'humanité dans l'aliénation.

Donc, abstraire l'unité du procès historique de l'aliénation, c'est comprendre pourquoi, en résolvant les contradictions du mode de production capitaliste, le prolétariat abolit l'aliénation sur la base de tout son cycle; c'est comprendre que le communisme produit par les contradictions du capital est dépassement du capital et de l'aliénation, qu'il a pour principe l'immédiateté sociale de l'individu; c'est comprendre que l'abolition du capital a un contenu nécessaire comme la production de cette immédiateté.

B/ Le travail.

1°/ Le travail est médiation: unification comme séparation.

Après avoir montré comment l'être générique pouvait être un travailleur (rôle de la détermination) on montre comment le travailleur peut-être un être générique. Ce mouvement peut paraître totalement absurde, cependant, il est justifié dans le texte par le fait que: "la seule identification du travail et de l'activité générique est le mouvement interne du travail dans lequel il nie cette identification"(p.I-24). Il s'agit alors de montrer que le mouvement interne du travail dans lequel il nie cette identification avec l'activité générique est bien le mouvement dans lequel il est activité générique déterminée.

a/ L'activité générique moyen de la vie individuelle.

Le problème que ce paragraphe et le paragraphe suivant (b/ L'industrie, unité antagonique de l'homme et de la nature - p. I-27) essaient de résoudre est posé dès les premières lignes.

"Par rapport au paragraphe que nous venons de rappeler nous savons maintenant que l'objectivité est incluse dans la détermination de l'essence de l'homme.(...). Nous allons voir maintenant comment le rapport de l'homme à lui-même inclut, dans l'aliénation, que l'homme est un être objectif" (p. I-25).

En fait le problème ne se ramène pas exactement à : comment le travail est activité générique déterminée, comme le laisserait croire la fin du premier paragraphe de ce "a/" : "comment l'extranéité de l'homme pour l'homme peut-être le rapport de l'homme à lui-même" (p.I-25). Pour faire le raisonnement en sens inverse il a fallu introduire la notion d'objectivité l'homme comme étant essentiellement un être objectif. L'introduction de cette notion permet le retournement du raisonnement, car elle donne un contenu à la détermination. Cette notion est présentée en droite ligne des qualités a priori de la vie générique, mais pour elle, le problème de savoir si elle n'existe que déterminée ou pas ne se pose même pas : se rapporter à des objets c'est immédiatement la détermination dans l'abstraction, d'où la situation charnière au début du chapitre II de ce développement.

Nous disions page 7 de cette critique: à partir du moment où le fétichisme est pris pour la réalité, la suite ne peut être que l'abstraction de ce fétichisme. Il s'agit ensuite de prouver que le fétichisme est la réalité. Nous en sommes là, et si nous pouvons faire ce mouvement de retour, c'est grâce à la façon dont est présentée le caractère objectif de l'homme. En effet, prouver que l'aliénation est un rapport tout en prouvant que le fétichisme est la réalité nécessitait de faire de l'homme comme être générique un sujet réifié, individuel, monade isolé, qui aurait une qualité, l'objectivité, lui permettant d'être social (le fétichisme en mouvement).

Cette qualité, l'objectivité, consiste en la faculté suivante : en se rapportant en soi-même, il se rapporte à l'autre, on a donc simultanément l'homme comme sujet réifié et comme société; finalement, la société n'est que le rapport entre deux sujets réifiés, c'est à dire la "surface" de la société capitaliste. Il est vrai que l'homme est un être objectif parce qu'il est un être social. Il ne s'agit pas de prouver cette soci^{alité} comme

découlant de son objectivité, c'est cela partir de l'individu dans un isolement réifié qui est déjà lui-même un produit social. Cet isolement réifié étant lui-même un produit social, un rapport entre hommes, on en fait le fondement de la possibilité d'avoir des rapports, c'est à dire que nous nous sommes évertués à poser un homme avant sa socialisation qui posséderait une qualité expliquant celle-ci.

L'homme est société, on retrouve ce que nous didions au début, on ne part réellement de l'homme qu'en partant de la société. Dire que l'homme est société, c'est dire qu'il se produit comme tel, que la société si elle le définit, n'est pas une fatalité, un donné biologique de l'espèce, c'est donc dire simultanément qu'il est individu, car la société n'est pas pour chaque homme une sédrétion inhérente mais des rapports, si la société est rapport, la vie sociale est vie individuelle. Pas plus qu'on ne prouve que l'homme est société, on ne prouve qu'il est individu, c'est à dire vie sociale particulière.

De la rencontre de nos deux sujets réifiés ne pouvait sortir que l'égalité, que deux sujets égaux, or c'est une inégalité que nous devons produire. Nous avons déjà par simple constatation, au départ, l'aliénation, ce qu'il fallait montrer c'est comment elle était incluse dans le rapport à soi, rapport à l'autre, de l'homme; c'est grace au travail qu'elle est incluse dans ce rapport, c'est grace à lui que le rapport à soi, rapport à l'autre, peut être extériorisé.

"Dune part, dans le travail, l'individu se prouve comme un être social, mais d'autre part le mouvement dans lequel il se prouve comme un être social est celui dans lequel l'intérêt collectif, la dépendance entre les travailleurs, est antagonique à son intérêt individuel" (p. I-26).

C'est grace au travail défini comme médiation que les hommes vont pouvoir se rapporter à eux-même tout en produisant leur rapport comme étranger, et inversement. Ainsi c'est grace au travail que va apparaître le non-travail et que la figure de départ va se métamorphoser en une inégalité, cela va devenir le rapport à soi du travailleur comme rapport au non-travailleur.

C'est donc au rôle de la notion de travail dans notre système qu'il faut en arriver, c'est elle qui va expliquer comment tous les rapports de l'homme (l'objectivité) peuvent être simultanément rapport, complémentarité, et extériorité, séparation; cela est posé comme radicalement séparé à la base de notre système. On a d'une part l'aliénation dans ses antinomies et son obscurité, son explicabilité par elle-même, d'autre part la vie générique, l'autoproduction de l'homme, ses rapports, son objectivité; la notion de travail que nous avons produite c'est la médiation non entre les hommes mais entre ces deux entités, ce qui les font exister : "cette séparation n'existe que comme mode d'unification, que comme type de rapport de l'homme à l'homme, c'est ce mouvement que recouvre la notion de médiation" (p.I-25).

Tout au long de cette partie, le travail sert de moteur à la mise en mouvement du fétichisme, il permet, tel qu'il est présenté, de conserver simultanément l'aliénation comme essence et comme rapport. Il permet de faire coexister la séparation et le rapport en conservant en fait leur différence, il permet de poser l'aliénation comme ne s'expliquant pas elle-même comme n'ayant pas son sens en elle-même, comme le requérant dans une abstraction, et simultanément le procès de l'aliénation comme le procès réel d'auto-production de l'homme.

Dans le texte, le travail comme médiation résulte de l'opposition rigide entre une aliénation obscure en elle-même et des catégories a priori de la vie générique. Il est la notion charnière du système. Que ce soit par rapport à la relation entre les hommes (le a/) ou la relation avec la nature (le b/), c'est par le travail que peuvent coexister dans leur rigidité abstraite aliénation et vie générique; il permet de construire une concret qui soit leur coexistence, pour ne pas dire leur synhèse.

On ne pouvait pas, avec nos prémisses, considérer les rapports réels entre les hommes comme leur vie générique car nous avons confondu réel et fétichisme; ne pouvant d'autre part poser l'homme immédiatement comme société, il nous fallait une médiation entre ces hommes isolés, c'est à dire une activité qui les relie, alors qu'il n'y a d'activité qu'en société; ni l'activité, ni la société n'explique l'autre. On ne peut ni poser leur activité comme ce qui les relie, c'est à dire expliquant qu'il y a société (car l'activité est présumée par la société), ni inversement poser une société préalable s'activant.

Pour en revenir à nos deux sujets réifiés : leur rapport est le travail d'où simultanément confirmation de l'objectivité et extranéisation du rapport, d'où intervention d'un troisième larron, le non-travailleur. On a alors bien prouvé que le fétichisme pouvait être la réalité, on a prouvé grâce à la notion de travail comme médiation, que l'aliénation, prise dans son immédiateté, sans toucher à celle-ci, pouvait être rapport entre les hommes et entre ceux-ci et la nature. On a montré que le travailleur aliéné de façon inhérente pouvait être un être générique, on a relié par le travail le fétichisme à son abstraction.

Cependant, même si la vie générique et l'aliénation gardent, malgré le travail, leur rigidité métaphysique, elles ne sont pas opposées l'une à l'autre, d'où, comme nous l'avons déjà vu, la possibilité de dépasser la tautologie dans le fait de considérer l'aliénation comme auto-reproduction de l'homme; même si c'est une conclusion fétichiste cette conclusion met en porte à faux tout le système qui l'a produite : "L'aliénation n'est rien d'autre que le mouvement qui reproduit l'individu comme individu concret et la communauté comme existence extérieure à lui-même de ses propres forces sociales, ce qui résulte du fait que ces rapports sociaux extérieurs sont ceux d'un individu limité, l'extériorité étant la concrétisation, l'expression pratique de cette limite. La reproduction de l'individu lui-même est reproduction de ses conditions de production, de la communauté comme condition dont l'individu fait lui-même partie" (p.I-26)

2°/ La contradiction du travail.

"Le travail n'est l'activité par laquelle l'homme se rapporte à lui-même qu'en devenant l'activité de la puissance sociale que le travail pose en face de lui" (p.I-29)

"Le rapport d travail à lui-même implique donc le non-travail, et par là que l'activité générique, c'est à dire le mouvement dans lequel l'homme se rapporte à lui-même, soit cette contradiction du travail" (idem.)

"Le travail ne peut être le rapport de l'homme à l'homme qu'en étant le rapport du travail au non-travail qui est une détermination interne du travail" (idem.)

"En résumé, la contradiction du travail, c'est à dire le fait que le travail est l'activité par laquelle l'homme se rapporte à lui-même que dans le mouvement où l'homme comme travailleur se rapporte au non travailleur, n'est qu'un développement du travail comme médiation." (p.I-31)

Le problème que pose ce paragraphe à la critique est le suivant: pourquoi avoir fait de l'existence du travail comme médiation une contradiction du travail? Cela permet de poser dans l'activité qu'est le travail le développement contradictoire des rapports sociaux : "la contradiction du travail c'est l'indépendance des rapports sociaux" (idem.). Ainsi, non seulement le travail est ce qui permet à nos deux entités rigides de coexister, mais encore cette existence de médiation comme contradiction produit métaphysiquement leur synthèse et permet alors de passer au procès historique dont on a trouvé de "principe dynamique". C'est à dire que faire de l'existence du travail comme médiation, la contradiction du travail, permet de tenir le procès historique de l'aliénation comme explicite. En effet, un élément du monde de l'aliénation, qui n'en sort pas, qui n'est pas une abstraction par rapport à elle, synthétise son

et l'abstraction.

Un élément de l'aliénation inclut quelque chose qui ne se confond pas avec l'aliénation. Faire de l'existence du travail comme médiation la contradiction du travail, permet de la dynamiser intérieurement et donc de clore le système puisqu'un élément de l'aliénation est simultanément ce qui pose son obscurité et ce qui est auto-production; c'est ce qu'exprime l'activité générique comme contradiction du travail, il n'est auto-production (vie générique) qu'en produisant l'obscurité du fétichisme. Ainsi on n'est bien revenu qu'à l'aliénation et celle-ci peut maintenant suivre son cours. On a trouvé et posé dans l'aliénation un principe qui prouve que le fétichisme peut être auto-production, puisque le travail c'est directement l'aliénation. On a produit la réalité comme coexistence, addition du fétichisme et de la vie générique.

Le procès historique de l'aliénation qui suit n'est pas un développement exemplaire des développements qui précèdent, il prend sa place dans un système qui grâce à lui devient téléologique, comme il apparaît dans la "nature et la nécessité du procès d'auto-présupposition du travail" (p.I-35): "La nécessité du procès d'auto-présupposition du travail se situe au même niveau que la nécessité de l'aliénation car l'aliénation et le travail sont donnés simultanément. Cependant si pour les deux la question se résoud dans ce qu'est le prolétariat, alors que pour l'aliénation sa nécessité est dans le prolétariat le fait qu'elle est mise en rapport avec tout son procès et son dépassement, pour le procès d'auto-présupposition du travail, sa nécessité est dans le prolétariat la contingence de l'individu, le capital se présente à l'évidence comme le travail s'étant présupposé, comme rapport entre le travail vivant et le travail mort" (idem.).

Le procès historique sert de médiation dans ce système et en fait un système téléologique. Il amène la nécessité du procès aux origines puis la transfère graduellement vers sa fin. La fin posée comme contradiction aux origines doit être pour achever le système, reconduite à la fin, c'est le petit train de l'histoire qui s'en charge.

Cependant, comme nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises, poser le développement historique comme la véritable nécessité de l'aliénation, ne pas produire une double essence a contenu différent, conduit à déstabiliser tout le système comme il apparaît p.49 et 50 : "Poser le développement historique comme une nécessité n'est ni la révélation de l'essence interne de celui-ci demeurée cachée, ni le résultat d'un simple point de vue, fut-il celui du prolétariat. Faire du développement historique une nécessité c'est une production pratique, c'est la pratique consciente du prolétariat. Le prolétariat est en soi la nécessité de l'aliénation et du procès historique qui amène au capital car il ^{rap} porte simultanément ce procès à lui-même et à son dépassement. Les hommes ne ^{purent} ont les jouets d'aucune contradiction indépendante d'eux, la contradiction du travail c'est le rapport qu'ils nouent entre eux dans leur propre reproduction et ce qui mine leurs rapports ce n'est encore que leur propre activité. Ainsi la preuve que le développement antérieur est nécessaire est une pratique consciente, celle qui rapporte ce développement à son dépassement et non le développement d'une contradiction qui ferait des hommes ses instruments. Bien sur le prolétariat est à même de concevoir le procès contradictoire du mouvement qui mène jusqu'à lui, mais il le conçoit comme le développement d'une contradiction qui fut auto-production de l'homme et donc une contradiction qui n'a pas agi l'homme mais qui était lui-même se produisant. La nécessité n'est pas le développement d'un germe, mais une création historique; dans un procès historique la nécessité d'une époque est quelque chose qu'établit l'époque suivante et cela nécessairement parce que l'homme est sa propre création"(p.I-49 et 50).

C'est d'une part le rejet de la nécessité téléologique, mais d'autre part le protestantisme de la contradiction du travail qui devient totalement inséparable de l'auto-production de l'homme, c'est le stade où

elle peut être rejetée et où le procès historique n'est qu'auto-production de l'homme.

En résumé de la critique de cette 1^o partie de TC.1, nous pouvons dire que l'erreur fondamentale est dans le problème de départ: comment se peut-il que dans l'aliénation, l'homme se produise lui-même? Tout le reste découle de ce problème où le fétichisme est pris pour la réalité, où il faut prouver par transcendance de la réalité que l'homme se produit, où il faut prouver qu'il est social, où enfin il faut résoudre cet éternel problème du rapport entre la nature humaine et les circonstances.

L'aliénation c'est un rapport entre les hommes, elle est le mouvement de leur reproduction et de leur vie sociale, vouloir le prouver, c'est chercher à prouver que l'homme est social, que l'homme se produit lui-même, vouloir le prouver c'est placer la théorie à côté de son sujet, le prolétariat. En effet pour le prolétariat, se connaître lui-même c'est connaître l'homme comme étant un être générique, c'est connaître le monde comme rapport social, comme praxis.

Dans les Notes de travail N°1 nous disions que dans la deuxième phase de la crise "le prolétariat ne peut plus inclure le dépassement de celui-ci (le capital), ni la tendance à pousser au maximum contre le capital la caducité du salariat" (p.5), et nous ajoutions: "Dans sa contradiction avec lui, sa pratique est immédiatement pratique de la caducité du salariat sans dépassement du capital (tragédie)". Cela ne signifie en définitive rien d'autre que sa pratique est immédiatement celle de l'impossibilité du programmatisme contenant son dépassement car l'auto-présupposition de la dévalorisation contient sa propre faillite. Face au capital le prolétariat n'oppose que sa propre caducité et c'est sur cette base qu'il est impliqué par le capital, c'est là le sens de la décomposition du programmatisme qui demeure toujours une pratique contradictoire au capital.

En Septembre 75, après la rédaction du texte "Révolution et contre-révolution" (dont nous débutons aujourd'hui la publication en deux fascicules - fascicule I "L'auto-présupposition de la dévalorisation") qui fondait le dépassement du capital sur l'impossibilité de celui-ci à se débarrasser de la valeur, ce qui donc ne définissait pas positivement le prolétariat comme porteur du communisme (cf. TC.1), texte qui liquidait également la possibilité du programme prolétarien, justement parce que le capital lui-même attaquait le travail et la valeur, nous définissions le travail à entreprendre de la façon suivante: "...le travail à entreprendre doit partir d'une analyse de la valeur et ce afin de produire une théorie de la succession des modes de production. Il faut débusquer dans la valeur sa contradiction initiale et constante en gros entre substance et forme, c'est à dire entre travail abstrait et valeur échange, la valeur étant l'ensemble (substance + forme). Cela revient à toujours saisir la valeur comme une forme sociale du travail humain, activité générique donc illimité et universelle. La contradiction résiderait en ce que le travail humain sous la forme sociale de la valeur, se manifeste toujours de façon contradictoire car soit sa nature s'oppose à la valeur d'échange autonomisée, c'est la contradiction du trésor face au monde des richesses concrètes (en gros les modes de productions précapitalistes), soit la valeur s'empare du travail vivant justement pour son caractère illimité, mais simultanément il doit servir de mesure (le temps de travail). Cela pour parvenir à comprendre le passage d'un mode de production à un autre, non seulement à partir des contradictions spécifiques du mode de production antérieur, mais aussi dans le cycle total de la valeur. En arriver donc à saisir chaque mode de production comme un développement, une reproduction de la contradiction initiale de la valeur. Tout cela dans le but de distinguer le procès d'abolition de la valeur par le capital qui s'effectue sur des bases exclusivement capitalistes, de la révolution qui est abolition de la valeur sur la base du cycle total de celle-ci. On arriverait aussi à comprendre

pourquoi le capital est le dernier mode de production fondé sur la valeur : la genericité du travail vivant devient propriété du travail mort. A ce moment là, même l'expression d'abolition de la valeur en ce qui concerne la révolution n'est pas pleinement satisfaisante, car elle est trop unilatérale et laisse dans l'ombre la force qui fait exploser la contradiction de la valeur et donc qui est le contenu de l'élaboration des nouveaux rapports sociaux (la production de la vie, le travail essence de l'homme). C'est en gros la même force depuis la nuit des temps, mais le travail ne peut plus prendre une forme sociale antagonique" (Lettre à Christian B.).

Ces perspectives de travail vont vite laisser percer leurs contradictions : si ce n'est pas immédiatement la crise capitaliste qui a un sens communiste, le travail doit être abandonné comme cette force qui fait éclater le capital; la contradiction entre le capital et la valeur ne pouvait à ce stade plus laisser de place à la perspective strictement programmatique de la libération du travail. De la recherche de la contradiction de la valeur, le travail théorique devait régresser à celle de la contradiction du travail distingué de l'activité générique. C'est cette distinction qui permettait de produire théoriquement le dépassement du capital : le travail devenait l'activité générique contradictoire, contradiction dont le propre développement du travail posait la résolution.

Cette contradiction prit de nombreuses formes : prédominance de la production matérielle; présupposition antérieure de l'homme par la nature; l'activité générique comme moyen de la vie individuelle; subjectivité/objectivité. Il s'agissait toujours de produire une activité dont la contradiction, se réalisant dans la crise actuelle, permettrait le dépassement du capital tout en ne se confondant pas avec la crise analysée strictement comme crise du capital, en termes du capital.

Ce n'était plus du programmatisme au sens ou rien de la société capitaliste ne s'affirmait, ne se libérait, cela en était au sens où nous avons bien un mouvement qui se dépassait lui-même (auto-dépassement de l'activité générique -cf. TC.1) ou se débarassait de sa contradiction (Crise communiste N°1). Il fallait reconstruire tout le procès historique comme détermination ou expression d'une abstraction permettant son dépassement par sa réalisation finale et adéquate.

Comme en témoigne Crise communiste N°1, l'expression du programmatisme impossible ne disparaît pas avec la troisième phase de la crise (sur la périodisation de la crise actuelle en trois phases cf. Notes de travail N°1) car celle-ci n'est que la crise de la phase précédente. Le rapport contradictoire immédiat entre le prolétariat et ses propres forces sociales autonomisées comme capital et qui ne l'impliquent plus, de contradiction entre le prolétariat et le capital va se dissoudre en contradiction interne du prolétariat, métamorphosée alors en radicalisation de la contre-révolution; elle ne pourra toujours pas avoir de sens communiste, elle sera un pur mouvement de désocialisation. Le prolétariat va apparaître de plus en plus comme un pur sujet vide d'un côté, tandis que de l'autre le capital apparaîtra comme pure chose, mais comme tout ça c'est la contradiction interne du prolétariat, le pur sujet sera en contradiction avec le pur objet à l'intérieur du prolétariat. Il ne restera plus au prolétariat qu'à dépouiller, en lui-même, le pur objet de son objectivité et le pur sujet de sa subjectivité, ce qui n'est en définitive que le rêve programmatique : l'économie de la période de transition.

Le prolétariat se réintègre ses objets, mais comme il n'existe que dans cette séparation et que tout ça c'est sa contradiction interne, il se nie au même moment. Quand l'un et l'autre ne pourront plus se reproduire dans leur contradiction, l'heure sera venue pour tous de voir la contradiction abstraite dans le rôle du prolétariat, brisant le septième sceau. En fait dans son impossibilité le programmatisme ne sera plus que l'expression de sa décomposition compris comme contre-révolution prolétarienne : le communisme négatif plus un miracle.

Nous avons vu p.13 et 14 de cette critique comment la tautologie avec échappement explicatif, forme la plus "cohérente" du programmatisme impossible, contenait la tautologie close comme sa critique interne et comment celle-ci rendait possible le dépassement de cette problématique.

Toutefois, ce n'est pas comme un engrenage théorique, logique et linéaire qu'il faut aborder le dépassement de cette problématique. Ce que nous avons montré c'est comment notre production théorique pouvait participer du développement de la crise. Le dépassement, que rendait possible la tautologie close par son retour au réel pour lui-même et non comme une expression, c' est la conception du monde comme praxis.

Connaitre le monde comme praxis, c'est connaitre l'homme comme être générique, la question n'est plus alors de savoir si le travail est l'activité générique, sa contradiction ou l'inverse, mais de savoir quelle classe connait le monde comme praxis et l'homme comme être générique. Le prolétariat n'est pas capable d' "expliquer" le monde mais de le transformer et c'est parce qu'il est capable de le transformer qu'il le connait comme production humaine, plus exactement le rapport de causalité n'existe même pas, connaitre le monde comme production humaine c'est être capable de le transformer.

"Le principal défaut, jusqu'ici, du matérialisme de tous les philosophes - y compris celui de Feuerbach - est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, non en tant que pratique, de façon subjective" (1^o thèse sur Feuerbach). Plus tard, dans les théories sur la plus-value Marx écrira (note de Papafoannou in "Critique de l'économie politique" 10/18 p287-288) : "A la lumière de la critique de l'économie politique, matérialité, choseité et objectivité, disparaissent et tout le monde objectif s'évanouit et n'apparaît plus comme un simple moment, comme l'affirmation sans cesse disparaissante et sans cesse renaissante de l'homme produisant en société"; "...la richesse sous sa forme matérielle et autonome disparaît, ce n'est plus que l'affirmation active de l'homme (...) le fantôme du monde des biens matériels s'évanouit et ne signifie plus que l'objectivation sans cesse disparaissante et sans cesse renaissante du travail humain. Toute richesse matérielle et figée n'est qu'une objectivation momentanée du travail social, une cristallisation du processus de production."

Si ces développements dissolvent bien la fixité du monde des objets, posent le monde comme production humaine et suppriment radicalement le problème du rapport de l'homme aux circonstances, puisque le monde n'est que mouvement de la production de l'homme, ils présentent le danger de ne concevoir le monde que comme processus, processus de travail, alors que le concevoir comme processus c'est le concevoir comme rapport social.

La question n'est donc pas de savoir si l'activité générique est une substance qui se réalise ou une abstraction "logique" qui n'existe que déterminée, ou de savoir quel est son rapport avec le travail, ce qui reviendrait toujours à poser l'explication de la société hors de la société, ou de l'homme se produisant hors de son auto-production. Prendre l'homme comme un être générique, c'est prendre l'homme comme individu social, c'est prendre la société comme rapports sociaux entre des individus. Partir de l'homme comme être générique c'est partir de la société, non d'une abstraction de la société, mais d'une société déterminée.

La seule question est : quels sont les rapports sociaux que les hommes définissent entre eux. C'est cela considérer d'emblée l'homme comme un être générique, et non pas partir de la perspective de l'individu isolé de la société civile qui doit alors être prouvé comme individu social. Se demander si le travailleur est un être générique ou plus subtilement comment il l'est, est une question si l'on part du travailleur individu isolé cherchant à montrer qu'il est social, comment il est social. C'est une question qui ouvre vers les problématiques critiquées, c'est une question

dénuée de sens si l'on pose d'emblée qu'être un travailleur c'est un rapport social, c'est être un individu social séparé de sa communauté, que la séparation est elle-même un rapport social.

2° PARTIE : LA REVOLUTION

Chapitre I : Le travail se présume et se contredit.

1°/ Le travailleur libre.

2°/ La force de travail comme marchandise.

3°/ L'irreproductibilité de la force de travail.

Nous laisserons de côté dans la critique de ces trois paragraphes tout ce qui se rapporte au capital comme aboutissement de la contradiction du travail, tout cela ayant été critiqué dans la première partie (cf; supra. p.20). La genèse du capital est décrite correctement dans ses grandes lignes dans les paragraphes de la première partie intitulés "La valeur d'échange, procès de dissolution du féodalisme" (p.I-49) et "Le cycle historique de la valeur" (p.I-60).

Mise à part sa genèse c'est dans la façon dont est abordée l'analyse du rapport social capitaliste que réside la continuation de l'erreur fétichiste centrale du texte et de son programmatisme impossible. La relation entre la classe, le prolétariat, et le rapport social capitaliste est inversée. On ne produit pas le prolétariat comme classe en partant du rapport social qui le définit, c'est à dire du rapport social capitaliste et plus directement de l'exploitation, mais on produit le rapport social capitaliste en partant de l'un de ses pôles.

S'il y a exploitation c'est parce que la force de travail est irreproductible, étant irreproductible elle ne peut rien faire d'autre que se vendre, si elle est achetée c'est que celui qui l'achète y trouve son intérêt, c'est à dire qu'il y a exploitation; ce qui est rapport devient une nécessité produite à partir d'un pôle du rapport. La notion d'irreproductibilité de la force de travail sert à ramener le rapport à l'essence de l'un de ses pôles : "L'irreproductibilité de la force de travail est donc l'expression du rapport entre travail vivant et travail objectivé, qui constitue le premier comme force de travail face aux conditions de sa réalisation et le second comme capital avant même qu'il ait absorbé le travail" (p.II-7). C'est à partir de la situation d'un des pôles du rapport social que celui-ci va être construit; cela n'est pas un début innocent, cela signifie que le rapport n'est en fin de compte que le mouvement d'un de ses pôles, ce qui se retrouvera à l'évidence dans la définition du prolétariat où il sera purement et simplement confondu avec le capital.

C'est encore en partant de l'individu isolé que nous cherchons dans celui-ci des caractéristiques le faisant être social dans une certaine situation. Ici cet individu isolé, point de départ du raisonnement, c'est le travailleur libre, et nous reconstruisons à partir de cette liberté le rapport social dont elle n'est en réalité qu'un des pôles et qui la définit.

Un tel départ est dans le droit fil de la première partie, mais avec le capital un problème supplémentaire va se poser. Dans les modes de production antérieurs le travail ne s'étant pas présumer (selon la problématique du texte), il y avait toujours en face de lui quelque chose qui n'était pas lui. Le problème, avec le capital, c'est que le travail n'a plus rien en face de lui qui ne soit pas lui; donc, s'étant présumé, il va falloir qu'il se contredise dans cette auto-présupposition pour faire apparaître quelque chose qui ne soit pas lui. Ce sera le rôle des deux

sujets apparents.

Les paragraphes suivant de ce Chapitre I correspondent donc à deux nécessités: 1°/ ramener le rapport à un de ses pôles; 2°/ faire apparaître tout de même une distinction.

- 4°/ Les deux moments de l'échange entre travail vivant et travail objectivé.
- 5°/ Le travail s'est présupposé.
- 6°/ La classe ouvrière.
- 7°/ Le travail se contredit.

Le premier de ces quatre paragraphes destinés à ramener le rapport à un de ses pôles et à faire apparaître tout de même, ensuite, une distinction, repose sur une perversion qui peut sembler légère mais qui est importante pour la suite.

Les deux moments de l'échange entre travail et capital sont analysés comme "les deux moments de l'échange entre travail vivant et travail objectivé". "Le capital (...) oppose et unifie, en les mettant en mouvement le travail vivant et le travail objectivé"; "l'ensemble du procès apparaît donc comme se déroulant entre le travail vivant et le travail objectivé" (p.II-8). Ainsi, soit le capital disparaît, il n'est qu'un moment du mouvement du travail, soit il est réduit à n'être que du travail objectivé, c'est à dire: encore du travail sous une forme particulière.

Le glissement qui consiste à baptiser les deux moments de l'échange entre travail et capital, moments de l'échange entre travail vivant et travail objectivé n'est pas anodin: le rapport social se réduit au mouvement de l'un de ses pôles, c'est ce que nous avons déjà vu de la théorie du "non-travail détermination interne du travail", c'est la continuation de la théorie du caractère essentiellement aliéné du travail donnée comme caractéristique interne, inhérente à l'activité qui produit des rapports sociaux de plus en plus conforme à cette tendance qui lui est inhérente.

En ramenant les deux pôles du rapport au travail, on va pouvoir faire du rapport l'essence d'une classe: "il est important de distinguer deux moments dans l'échange entre le capital et le travail pour saisir comment le capital se présuppose et se reproduit, mais surtout pour comprendre comment le capital contient son propre dépassement comme l'existence d'une classe (...) dans cette classe l'activité générique comme contradiction du travail devient la substance d'une seule classe" (p.II-9). Faire du rapport l'essence d'une classe revient à faire de l'aliénation une substance et un rapport simultanément, c'est la perpétuation de la double conception de l'essence que l'on avait déjà dans la première partie.

Cependant ici, et ce sera encore plus clair dans le chapitre sur le prolétariat, la signification de cette erreur apparaît encore plus clairement comme impossibilité programmatique du programmatisme; ce n'est toujours pas de la contradiction sociale que surgit le communisme, c'est dans un des pôles de la contradiction que se trouve la résolution ou plutôt la base de la résolution, dans ce qu'il est essentiellement et non dans ce qu'il est par le rapport social qui le définit.

Le chapitre suivant: "Le travail s'est présupposé" n'apporte rien de nouveau par rapport au précédent, l'échange entre le capital et le travail n'apparaît plus que comme échange entre travail vivant et travail objectivé, tout cela n'étant que du travail, le travail s'est présupposé, l'échange entre le travail et le capital se ramène à un mouvement à l'intérieur du travail. On oublie que le capital ce n'est pas que du travail objectivé; "On confond deux choses: si tout le capital est du travail objectivé servant de moyen à une production nouvelle, tout le travail objectivé servant de moyen à une production nouvelle n'est pas du capital. On conçoit le capital comme une chose et non comme un rapport"¹. Or c'est bien ce que nous faisons ici, le capital est considéré comme une chose, le rapport c'est le travail, finalement c'est lui le mode de production. On ou-

(1) Fondements t.I p.205.

blie également que le travail vivant n'est jamais du capital.

L'échange entre le travail et le capital ce n'est pas l'auto-présupposition du travail, c'est le mode de production capitaliste; pour le poser comme auto-présupposition du travail il faut réduire le capital à du simple travail objectivé, le travail devenant le rapport de production. Parler d'auto-présupposition du travail c'est réduire l'aliénation à l'objectivation, c'est réduire le capital à une chose, du travail objectivé.

Après avoir posé le capital comme chose, travail objectivé, parce que ce travail objectivé est la condition du renouvellement de la production, on s'avise que le capital est aussi rapport social, ainsi de l'aliénation comme objectivation on peut passer au capital comme rapport social sans quitter pour autant le premier point de vue comme le prouve l'affirmation suivante selon laquelle "c'est en tant que reproduction du capital que s'effectue l'auto-présupposition du travail" (p.II-12); le mouvement réel c'est bien celui de l'auto-présupposition du travail qui produit l'identité, ce n'est même pas une vraie identité, c'est une identité hiérarchisée.

L'auto-présupposition du travail se produit comme identique à l'auto-présupposition du capital, on produit son identité à l'auto-présupposition du capital. En fait le mouvement fondamental c'est l'auto-présupposition du travail, mais comme on est dans l'aliénation cela ne se passe pas comme l'auto-présupposition du produit; le capital est rapport sans sortir de sa réification, à partir de celle-ci, puisqu'il est naturel que dans l'aliénation, c'est là son obscurité, on reconnaisse le travail comme créateur en posant le produit comme le principe dynamique (cf. la critique des "antinomies du travail aliéné" supra. p.7 et 8). En fait le capital est finalement bien posé comme rapport mais seulement parce qu'il est le travail qui s'est présupposé, donc, en fin de compte, il est soit une "forme prise", soit un objet. L'unité des deux points de vue est fournie par la considération sous-jacente selon laquelle l'aliénation est le mouvement du produit, le produit comme dynamique.

À partir de là, le raisonnement destiné à faire tout de même apparaître deux pôles dans ce rapport va consister à montrer que le travail qui s'est présupposé c'est le rapport et un élément du rapport, c'est la classe ouvrière et comme on le verra ensuite, le prolétariat.

Le paragraphe sur la classe ouvrière consiste à montrer comment en tant que le travail n'est qu'un pôle du rapport, le rapport est tout de même son auto-présupposition, c'est le rôle de la double valeur d'usage du capital variable.

Parler de double valeur d'usage du capital variable est parfaitement exact, c'est l'exploitation et la reproduction du rapport social capitaliste qui s'exprime dans celle-ci. Ici, la double valeur d'usage sert à poser comme simultané le travail comme différent du capital et cette différence comme incluse dans le fait que le travail s'est auto-présupposé, ne se rapporte qu'à lui-même.

Dans l'optique du texte, distinguer le travail du capital, cela revient à reconnaître dans le capital une réalité à ne pas le poser comme simple moment du rapport du travail à lui-même, donc à ne plus considérer l'aliénation comme inhérente au travail. Inversement distinguer le capital du travail ce n'est plus le considérer comme rapport mais comme chose ce qui est évident puisque le seul rapport c'est celui du travail; si le capital se distingue du travail il ne peut plus être rapport. De toutes façon le capital n'est conçu que comme objet, il parvient à être rapport s'il se confond avec l'auto-présupposition du travail, le seul rapport réel. Cela est possible puisque l'on sait que dans l'aliénation tout n'apparaît que comme mouvement du produit, de l'objet: "la classe ouvrière est l'expression sociale de la double valeur d'usage du capital variable. En

elle le travail n'apparaît pas comme ne pouvant qu'être aliéné car pour elle la valeur d'usage de son travail apparaît comme distincte de ce qu'elle est pour le capital et le travail n'apparaît s'aliéner que parce que dominé par le capital qui n'est plus rapport; sa propriété sociale d'absorber du travail vivant est amalgamée à son existence matérielle" (p.II-14).

Le mouvement d'ensemble est le suivant: l'auto-présupposition du travail ne se produit que comme auto-présupposition du capital, cette identité entraîne que le travail n'apparaît que comme un pôle du rapport, le travail pôle du rapport s'oppose au capital objet; finalement c'est le rapport qui a disparu, et c'est normal puisque de toute façon le capital n'est pas ce rapport réellement, il ne l'est qu'identifié à l'auto-présupposition du travail. L'identité des deux auto-présupposition revient au niveau du capital, à reposer le problème de départ de la première partie; le travail n'est pas son mouvement d'aliénation, il n'est pas le rapport à lui-même; d'autre part, tout apparaît comme mouvement du produit (le capital). Tout cela est possible parce que dans son existence de simple pôle le travail a une caractéristique qui ne le fait exister que comme pôle, mais qui est simultanément la production de la l'autre, c'est la double valeur d'usage du capital variable.

L'identification de l'auto-présupposition du travail et du capital, si elle est synthétisée, exprimée, par la double valeur d'usage du capital variable, ne se reproduit, c'est à dire n'est réellement auto-présupposition unifiée, qu'en partant de deux pôles. Le travail a perdu son caractère du rapport total, le capital est objet, tels sont les termes inclus dans cette identité. Cependant on ne peut en rester là, il va falloir montrer que cela est conforme au travail comme mouvement d'ensemble comme la totalité du rapport, comme incluant le non-travail, de manifester ainsi son auto-présupposition. Il s'auto-présuppose en se contredisant.

Le 7^o paragraphe ("Le travail se contredit") est une sorte de synthèse: le travail s'est présupposé, cela s'exprime comme auto-présupposition du capital (§-5), cette identité fait disparaître l'unité du procès (§-6), la disparition de l'unité du procès est comprise dans l'auto-présupposition du travail, c'est à dire dans l'unité du procès (§-7), cela parce que le travail ne se présuppose qu'en se contredisant.

A partir du moment où tout le rapport est réduit à l'essence d'un terme, toute la difficulté consiste à avoir encore un rapport, c'est à dire deux termes, la solution la plus fine consiste à dire qu'un terme n'est tout le rapport qu'en se contredisant comme étant tout le rapport.

"Arrivé au stade où il s'auto-présuppose comme rapport entre le travail vivant et le travail objectivé, pour que ce rapport soit son auto-présupposition, il faut que le travail objectivé soit posé dans le rapport comme la source de la richesse. C'est en tant que travail mort que le travail se pose comme actif, mais il se contredit ici à l'intérieur de lui-même. Il se contredit à l'intérieur de lui-même dans la mesure où le travail vivant demeure productif mais il ne l'est que dans la mesure où il se transforme directement en capital" (p.II-17).

Outre le rôle que joue par rapport à l'ensemble du raisonnement ce thème du travail se contredisant, il repose sur une erreur fondamentale: le travail vivant ne devient jamais capital. Il n'est travail vivant qu'en s'objectivant, mais en tant que travail vivant il n'est jamais capital. La transposition dont il est question ici est une activité et un rapport social, c'est l'activité du travail vivant, le travail vivant est activité de transsubstantiation. Dans le texte, la transsubstantiation n'est pas l'activité du travail vivant mais affecte le travail vivant comme tel qui devient comme tel capital.

A la base c'est le thème de la présupposition du travail qui est erronée, il recouvre la nécessité posée dans ce texte de prouver que l'homme est social en montrant que l'activité humaine produit ses conditions, que l'activité est rapport à des objets humains, à d'autres hommes, or l'homme ne produit qu'en société. Ce n'est pas le travail qui se présuppose mais

l'homme qui se produit lui-même. Le thème de la présupposition du travail vise à montrer que l'homme se produit lui-même, qu'il est social, alors que le fait même qu'il travaille présuppose qu'il se produit lui-même et qu'il est social.

Cependant, ce qui est théorisé ici ce n'est ni une simple entourloupette logique pour s'en sortir, ni une simple erreur, c'est l'impossibilité pour le travail de s'affirmer, c'est l'impossibilité du programmatisme. Ce 7° paragraphe signifie, pour rester dans la problématique du texte, que la contradiction apparente entre travail et capital est auto-contradiction du travail l'où le fait que bien que contradictoire au capital le travail ne peut s'émanciper contre le capital puisque sa contradiction avec celui-ci n'est qu'auto-contradiction. Cependant, produite ainsi, l'impossible libération du travail demeure encore programmatique. Nous reprendrons tout cela avec la définition du prolétariat.

Chapitre II : Le prolétariat.

I.- Le prolétariat sujet du capital - p.II-18

II.- Le prolétariat sujet du communisme - p.II-21

Notre vision obscure de l'aliénation et l'incompréhension de ce qu'est un rapport social, nous amène tout d'abord à rechercher un sujet du rapport social capitaliste. Ce sujet doit transcender l'immédiateté qui nous ^{ne} donne que deux sujets apparents : "Le premier point nous amènerait à poser la force de travail comme sujet du capital; le deuxième le capital lui-même" (p.II-18). Les hommes définissent entre eux des rapports sociaux et ils ne sont rien d'autre que ces rapports qui les définissent, il n'y a pas de moment premier dans ce mouvement, de moment où l'on aurait un sujet qui ne soit pas lui-même produit, qui ne soit pas lui-même objet, qui ne soit pas lui-même défini par ses rapports sociaux. La question elle-même où l'on cherche à définir un sujet du capital est complètement métaphysique, si l'on comprend bien sur le capital comme rapport social.

En définissant le prolétariat comme sujet du capital, on le confond naturellement avec le capital : "le mouvement d'ensemble (1er et 2eme temps de l'échange) est celui du capital compris comme le travail se contredisant et ce mouvement est le rapport du travail à lui-même contenant son auto-négation, c'est le prolétariat" (p.II-19). On affirme donc clairement la confusion entre le prolétariat et le capital, la seule différence est que ce moment est celui du capital quand on y ajoute la reproduction des deux sujets apparents, le prolétariat c'est le sujet caché.

Cependant ce sujet caché, occulté, à une manifestation au niveau de l'apparence; bien que transcendant en tant que sujet, son action est dans l'immédiat, c'est la contradiction entre le surtravail et le travail nécessaire. Cette contradiction est dans le moment immédiat, la manifestation d'une réalité qui le transcende.

Cette analyse du prolétariat n'est pas seulement le résultat d'une incompréhension du capital, d'une confusion entre le prolétariat et le capital, de la recherche métaphysique d'un sujet de la société, elle a un mouvement et une cohérence propres, ce sont ce mouvement et cette cohérence qui déterminent ces "erreurs" et non l'inverse. C'est une théorisation programmatique d'un programmatisme impossible.

De façon générale on peut dire que le programmatisme repose sur une pratique et une compréhension de lutte de classe dans laquelle une des classes trouve dans sa situation la base du dépassement de la contradiction et de l'organisation sociale future. Dans la lutte de classe entre le prolétariat et le capital, le prolétariat est dans sa situation l'élément positif qui fait éclater la contradiction qui produit alors l'affirmation du prolétariat. La résolution de la contradiction est donnée comme un des termes de la contradiction. On cherche dans le prolétariat ce qui le fait être contradictoire au capital et donc on ne pose pas cette

contradiction comme le rapport social capitaliste lui-même que le prolétariat, de par sa situation dans le rapport, est amené à abolir. Etre contradictoire au capital est posé comme quelque chose d'inhérent au prolétariat, la contradiction des rapports sociaux devient une essence du prolétariat, tel est le point où en arrive le programmatisme de TC.1. L'essence du prolétariat qui en fait l'élément positif de la contradiction n'est plus seulement un élément de la contradiction, elle devient la contradiction elle-même:

"Dans les modes de production précédents et cela parce que le travail ne se contredisait pas en s'étant présupposé, l'identité entre le travail et l'activité générique et la négation de cette identité (ensemble dans lequel l'activité générique n'est ni un terme, ni l'autre mais l'ensemble qu'elle structure comme, et dont elle constitue la contradiction) se présentait comme l'existence de deux classes distinctes, comme travail et propriété, travail et non-travail. Avec le prolétariat, l'ensemble comme contradiction constitue l'existence d'une seule et même classe, car la classe directement productrice ne fait plus face à la communauté sur laquelle repose la propriété dans les modes de production antérieurs, si elle fait totalement face à la communauté, c'est parce qu'elle est en acte la communauté. De cela il découle que la nature contradictoire du prolétariat porte le dépassement de l'aliénation et l'abolition positive du travail, en effet la contradiction interne du prolétariat a un sens qui est l'auto-production de l'homme, mais qui de plus est la production de l'individu comme immédiatement social" (p.II-22).

Avec la définition du prolétariat tout le système tautologique de la double essence à l'oeuvre depuis le début du texte prend sa signification programmatique. Le programmatisme se replie sur lui-même dans son impossibilité. Ce n'est plus parce que représentant un élément de la contradiction, le travail, que le prolétariat porte le dépassement du capital, mais parce qu'il représente la contradiction elle-même. Le rapport social contradictoire devient l'essence de l'un de ses pôles qui par là se confond avec l'ensemble du rapport social, l'autre pôle, le capital, ne lui est plus qu'une détermination interne, il n'a plus aucune réalité propre (comme nous l'avons déjà vu).

Le programmatisme n'est pas seulement dans la forme; en effet un des termes de la contradiction interne du prolétariat pose bien le prolétariat comme étant la communauté, bien sur le prolétariat n'est pas qu'un seul des termes de sa contradiction, mais c'est par là qu'il peut être le dépassement de l'aliénation sur la base de l'aliénation; dans l'aliénation il présuppose son dépassement: "En tant que sujet même du capital, le prolétariat est porteur du communisme car, en tant qu'irréproductibilité de la force de travail, la communauté lui fait face, en tant que subsumption du travail sous le capital il est immédiatement la communauté" (p.II-20). Cela revient à dire que "dans le prolétariat, le travail est simultanément l'activité qui a la communauté face à elle et la communauté elle-même" (p.II-23), ou alors que "dans le prolétariat, rapport d'ensemble du travail vivant et du travail objectivé, le travail fait face au capital, qui est la communauté, comme force de travail individuelle, isolée, totalement irréproductible, mais d'autre part le travail est absorbé par le capital, en devenant capital, le travail devient immédiatement social" (idem.) ou enfin que "l'activité générique devient l'existence d'une classe" (idem.) ce qui est la formulation la plus générale.

Le prolétariat ne représente plus le travail, puisqu'il est celui-ci et sa négation, mais l'unité des deux termes est l'activité générique et c'est cela que malgré tout il représente. Nous avons bien comme nous le disions dans la critique de la première partie, un ^{mouvement} qui se dépasse lui-même et qui, s'il ne se confond pas directement avec l'im-médiateté a tout de même une forme en elle : le prolétariat.

Cette méthode qui consiste à partir d'un être du proléta-

riat pour expliquer en quoi il est contradictoire au capital, se retrouve encore dans les "Notes de travail" N°2. On fait de certaines caractéristiques de la classe (contingence, non-inhérence) des qualités qui expliquent le rapport contradictoire au capital et la possibilité de son dépassement. C'est du rapport social lui-même qu'il faut partir : c'est un rapport social contradictoire, c'est l'exploitation; ce rapport définit deux pôles avec leurs caractéristiques spécifiques, et c'est à partir de sa situation de classe définie par le rapport social contradictoire lui-même, que le prolétariat est amené à abolir le capital.

Il n'y a pas à chercher ce qui dans le prolétariat le définit positivement comme porteur du communisme, c'est la contradiction sociale elle-même, la lutte de classe, qui est porteuse du communisme. Il est évident que dans cette lutte chaque classe n'a pas la même situation (sinon il n'y aurait pas lutte!) et que le prolétariat de par sa situation spécifique dans cette lutte est contraint d'abolir le capital et de s'abolir lui-même. Cela ne provient pas de qualités internes du prolétariat mais du rapport d'exploitation, c'est ce qu'il est, la façon dont il définit ses pôles, qui est déterminant.

Paradoxalement le programmatisme est inclu dans le fait même que le prolétariat n'est pas antagonique au capital comme simple pôle adverse du rapport, mais au capital en ce qu'il est rapport social, en ce qu'il est son existence sociale, ce qu'il est en face de lui en tant que capital. Les deux pôles forment un tout, une unité, leur contradiction est un rapport social, ils se produisent réciproquement et de façon contradictoire.

Dans la phase présente de la crise, le prolétariat se trouve immédiatement face à ses propres forces sociales comme étant capital et non plus en contradiction avec une communauté dont l'indépendance se fonde en elle-même (cf. Notes de travail N°1). Il s'ensuit que le prolétariat face à ses propres forces ne considère plus leur spécificité irréductible de capital et ce dernier comme le rapport social dans lequel il existe, il le considère simplement comme un envers de lui-même, ce qui revient également (c'est identique) à faire du capital un simple voile permettant de poser un retour pur et simple dans le prolétariat de ce qui le niait. En fait cela revient à faire du capital une détermination interne du prolétariat, sa contradiction avec le capital devient sa nature contradictoire.

Comme pour la première partie, c'est la nature de tautologie close de ce raisonnement qui en permet le dépassement. La "détermination communiste interne" du prolétariat n'est en définitive rien d'autre que sa contradiction au capital. En outre en tant que tautologie close, ce raisonnement entraîne que c'est dans le prolétariat, dans sa contradiction avec le capital, dans la crise elle-même qu'est recherchée le dépassement communiste du capital, il n'est le résultat d'aucune dynamique venant le féconder ou s'y coaguler.

Le chapitre se termine sur l'analyse de la théorie comme élément réel : "Pour la théorie être élément réel cela signifie donc que pour le prolétariat, il n'y a aucun objet dont il ^{ne} puisse être le sujet, dans lequel il ne puisse se reconnaître, sa propre existence est la reconnaissance de soi" (p.II-24); "l'existence de l'activité générique comme contradiction du travail est théorie, comprise non comme l'expression d'un fondement réel mais comme l'osmose entre fondement et expression, comme la négation de cette problématique" (idem.). La conscience de soi du prolétariat est immédiatement conscience de soi de la société puisque la société c'est la substance du prolétariat. La théorie pouvait bien alors être "élément réel" puisque la conscience de soi est immédiatement conscience de la société, puisqu'à ce niveau là l'aliénation n'existe plus, l'immédiateté est pétrie de conscience.

Parler d'une période post-programmatique de la théorie (ce que pose la théorie comme "élément réel") c'est confondre le pro-

létariat et la société, c'est faire du prolétariat tout le rapport social. C'est en se connaissant lui-même que le prolétariat connaît le capital, c'est à dire son opposition à lui. La conscience de soi du prolétariat n'est pas immédiatement une conscience de soi de la société, c'est dans l'abolition du capital et donc l'autonégation du prolétariat que se crée une conscience de soi qui est immédiatement conscience de la société.

Chapitre III : La production du communisme est pratique consciente du prolétariat.

I.- L'autonégation du prolétariat.

A/ Les crises en général.

1°/ La nécessité de l'équilibre. (p.II-26)

2°/ La crise est crise de valorisation. (p.II-27)

3°/ Les limites de la formation de capitaux additionnels.
(p.II-30)

Il ne s'agit pas de remettre en cause le contenu lui-même de ces trois paragraphes, mais leur rôle, leur place et leur signification dans l'ensemble du texte. Après avoir confondu prolétariat et capital, on ne peut plus parler du capital qu'en oubliant le prolétariat; on est contraint de faire de l'analyse de la reproduction et de la crise du capital un mouvement particulier ayant en lui-même sa cohérence, en quelque sorte hors-texte. Il s'agit tout de même, parce que le caractère de tautologie close du texte nous y oblige, de revenir au capital.

Du fait que la nature contradictoire interne du prolétariat n'était rien d'autre en définitive que sa contradiction avec le capital, c'est dans cette contradiction et dans la crise elle-même du rapport entre le prolétariat et le capital, qu'est posé le dépassement du capital. C'est donc à nouveau de la crise de celui-ci qu'il faut partir. Mais tout étant déjà donné dans la nature du prolétariat, le chapitre suivant sur la crise du capital, n'apparaît que comme une réalité "sous l'aspect du capital" de ce qui était déjà contenu dans le prolétariat, d'où la grande difficulté qu'il va y avoir par la suite à distinguer le prolétariat, ce sujet caché qui tient les deux bouts, de la valorisation, ce mouvement qui les unifie et les reproduit.

Prolétariat et capital constituent la même totalité, d'où le fait que leur contradiction apparaît tout à tour comme étant pour chacun une contradiction interne, un mouvement dans lequel il ne se rapporte qu'à lui-même, d'où l'apparence d'autonomie de ces trois paragraphes par rapport à l'ensemble du texte. La partie "économie" correspond toujours dans un texte au fait que l'on ne pose pas la contradiction entre le prolétariat et le capital comme la contradiction du capital, mais que l'on pose le prolétariat comme venant exécuter une sentence que le capital prononcerait contre lui-même. Analyser la crise du capital comme crise de la valorisation est fondamentalement juste, parce que la valorisation du capital c'est l'exploitation, cependant c'est ce dernier éléments qui est absent de ces trois paragraphes, d'où la forme préalable que revêt l'analyse de la crise du capital, préalable à la lutte de classes. Nous reviendrons sur ce point, l'exploitation comme contradiction entre le prolétariat et le capital, lors de la critique du II "Le communisme est une production historique"; il s'agira alors de voir ce que cela signifie et de critiquer toutes les façons programmatiques de poser et de résoudre ce problème.

B/ Le communisme est la dynamique de la société.

1°/ La contradiction communiste.

a/ L'évolution et le sens des crises. (p.II-32)

b/ L'activité générique comme contradiction du travail

(p.II-33)

/de

- c/ La contradiction individu-communauté. (p.II-34).
- 2°/ Le dépassement de la contradiction communiste.
 - a/ L'autonégation du prolétariat. (p.II-36).
 - b/ La production de l'histoire consciente. (p.II-37).
 - c/ La pratique consciente. (p.II-40).

Ce chapitre "B" repose fondamentalement sur une erreur, qui consiste à devoir définir un dépassement en général du capital. Il s'articule en deux moments: 1°/ une définition de la contradiction communiste qui reprend toutes les erreurs du chapitre précédent sur le prolétariat; 2°/ le dépassement de cette contradiction, qui en lui-même fait fie du développement et de la signification historique du capital ce qui lui réserve bien des déboires lors du passage au procès historique. C'est un dépassement en général, qui sera ensuite placé dans une série de conditions qui le particulariseront de façon externe.

Il faut dans un premier temps prendre séparément chacun de ces deux moments.

Le problème que soulève la recherche d'un dépassement en général est posé dès le a/ "L'évolution et le sens des crises" : "Poser la crise du capital comme ayant pour contenu la crise de la reproduction entre le surtravail et le travail nécessaire, comme crise de la valorisation, c'est dans le même temps où l'on voit leur caractéristique commune comprendre qu'elles ne sont pas la répétition de situations identiques" (p.II-32).

De cette façon, commencent à être posés, quoique de façon rigide, les termes d'une contradiction entre 1°/ l'évolution et le développement du capital et, 2°/ une donnée constante : la contradiction communiste, la détermination du prolétariat à abolir le capital. C'est le premier terme qui est posé dans ce "a/", il est posé comme un a priori qui viendra, une fois exposé le deuxième terme, le modeler. Poser comme un a priori cela signifie que si l'on dit avec raison que les crises ne sont pas la répétition de situations identiques, la signification historique de cette évolution, de l'accumulation du capital, n'est pas fondée. Posant la dynamique du capital comme un pur rapport à lui-même, on ne peut pas l'analyser comme se manifestant dans le mouvement de son abolition et de la création des conditions historiques d'un mode nouveau de société. Le mouvement d'abolition du capital, ce n'est pas son procès même d'accumulation, c'est le mouvement du capital en ce qu'il renferme une constante : le communisme. Ainsi le procès du capital n'est que le modelage de cette constante exposée dans le "b/" :

"Cependant la contradiction qui est la dynamique même du capital demeure toujours la même, c'est le communisme. Ce n'est que parce que chaque crise du capital manifeste la nécessité du communisme qu'il y a restructuration supérieure du capital. Le prolétariat sujet du capital et le prolétariat sujet du communisme ne sont pas deux choses différentes. La contradiction communiste du capital, c'est son sujet, le prolétariat" (p.II-33).

Dans ce début du "b/", on retrouve toutes les erreurs programmatiques du chapitre sur le prolétariat : la notion de prolétariat sujet du capital; sujet du communisme parce qu'en lui-même contradiction du rapport social capitaliste de production. Ce qui est introduit ici de nouveau, c'est que le prolétariat est toujours porteur du communisme, c'est une constante de son être, ce qui ne peut plus alors être compris c'est la signification historique du capital, pourquoi son développement produit les conditions historiques du communisme, puisque le communisme est donné d'emblée comme sa dynamique, on nage alors en pleine téléologie : le résultat devient l'origine et la médiation elle-même entre l'origine et le résultat. Le capital n'est que le mouvement de sa fin qui en est le principe aux deux sens du terme, comme origine et comme dynamique. Le capital ne produit rien, n'apporte rien, n'a aucune nécessité, il est déjà le résultat se produisant comme résultat.

Tout comme la contradiction entre le prolétariat et le capital avait été réduite à l'essence d'un terme se manifestant sous la forme de cette contradiction, de ce rapport social, le pourquoi de l'existence du capital (puisque la question se pose ainsi) va également se trouver dans ce terme : le prolétariat. C'est une nécessité de sa substance. On arrive à un confusionnisme total : le prolétariat est non seulement la contradiction communiste du capital, mais encore le développement du capital; la valorisation est une manifestation nécessaire de cette substance qui en fait la contradiction communiste du capital. Ainsi tout est coagulé dans la substance du prolétariat, le rapport social, sa constante communiste, et le modelage de cette constante, puisqu'il n'y a manifestation de cette constante, de cette détermination communiste que comme valorisation, ce qui n'est vraiment pas de chance :

"C'est le travail lui-même qui produit nécessairement la négation de son identité avec l'activité générique. Parce qu'il produit lui-même cette négation, et que cela lui est consubstantiel, le travail ne peut s'identifier avec l'activité générique. Cependant si la valorisation a pour contenu l'identité et sa négation, en reproduisant les termes de la contradiction comme étant les deux sujets apparents du mode de production capitaliste, comme séparation totale du travailleur et de ses conditions objectives, elle est le mouvement global, le procès du capital, mais en elle est nié le sujet réel de ce procès qui est le prolétariat car la valorisation reproduit l'identité et sa négation sans que l'autonégation du travail apparaisse comme consubstantielle à celui-ci. Le prolétariat est l'unité de l'identité entre travail et activité générique et de la négation de cette identité; la classe qui en définitive a pour substance l'activité générique comme contradiction du travail. Le prolétariat existe constamment mais tout aussi constamment il pose sa substance comme procès de valorisation, sa propre reproduction implique la valorisation" (p.II-33).

Ne pouvant se manifester que comme procès de valorisation, le prolétariat ne pourra dépasser le capital que lorsqu'il ne pourra plus se manifester ainsi, ce qui revient à dire lorsque la valorisation ne pourra plus être la reproduction de l'activité générique comme contradiction du travail : "Ainsi l'évolution du rapport entre valorisation et dévalorisation a pour sens l'irréproductibilité de l'activité générique comme contradiction du travail dont le capital, mise en procès de la valeur, est l'ultime développement".

Cette façon de réunir constante et développement, détermination communiste inhérente du prolétariat et conditions de l'actualisation de cette détermination, a pour fondement la confusion originelle entre prolétariat et capital, c'est cette confusion qui rend possible la réunification. Si le rapport social est réduit à l'essence de l'un de ses termes et si c'est par là que ce terme porte le dépassement du rapport social, inversement il est cohérent de continuer en disant que la reproduction du rapport social est la manifestation de la détermination communiste de ce terme. Ce n'est que la continuation cohérente de la même problématique programmatique.

Ayant son origine dans le fait que le prolétariat est toujours contradictoire au capital et que cette contradiction entre le prolétariat et le capital, en ce qu'elle est l'exploitation, est le développement même du capital et que donc cette contradiction ne peut pas toujours se résoudre dans la production du communisme, le programmatisme pose un faux problème celui du rapport entre une détermination du prolétariat à être contradictoire au capital et le développement du capital comme conditions de l'actualisation de cette détermination.

A ce faux problème il apporte deux types de solution selon qu'il est en décomposition ou non :

1°/ Dans un premier cas, déterminations et conditions sont réunies sous la forme : le prolétariat vient exécuter la sentence que le capital porte lui-même, ou alors, le capital ne va pas seulement à sa perte, il

produit aussi ses fossoyeurs. Aller à sa perte n'est pas compris comme le rapport lui-même avec ses fossoyeurs. Le capital a son propre mouvement qui est les conditions de l'action. En fait tout cela repose sur l'auto-présupposition du capital, sur le fait que son développement apparaît comme un simple rapport à lui-même dans le profit. Le capital disparaît avec la même fatalité que celle qui préside aux métamorphoses de la nature, mais le prolétariat doit tout de même en perpétuer certains aspects durant une période de transition, car le programmatisme ne peut se débarrasser de l'impossibilité réelle du communisme sur laquelle il repose. Cette impossibilité qui fonde la déparation entre la détermination et les conditions et réintroduite dans la théorie de la période de transition; le programmatisme forme un tout.

2°/ Dans un deuxième cas, avec la dissolution du programmatisme, le développement du capital se trouve inclus dans la détermination communiste du prolétariat qui demeure une constante, qui est donc sa propre médiation; c'est ce que l'on trouve dans TC.1. La détermination communiste demeure une constante mais comme cette constante comporte l'impossibilité de la libération du travail, donc ne peut s'actualiser qu'une fois le capital parvenu à terme, le développement du capital, toujours compris comme condition, devient une détermination de cette constante. Comme on l'a vu, le programmatisme se replie sur lui-même dans son impossibilité.

Dans cette perspective, le paragraphe "c/ La contradiction individuelle-communauté", est destiné à montrer pourquoi le développement du capital est indispensable à la réalisation de la détermination communiste constante, ou mieux, pourquoi cette détermination se manifeste comme développement du capital :

"L'irreproductibilité des termes de la contradiction du travail, c'est l'irreproductibilité de la contradiction entre l'activité individuelle et sa socialisation, ce qui est identique à l'autonégation du travail comme sujet du procès d'auto-production de l'homme, car cette autonégation n'a pas d'autre réalité que le travail produisant une communauté qui lui fait face. A travers la contradiction entre la valorisation et la dévalorisation on peut voir que chaque restructuration supérieure du capital a pour sens la transformation des moyens de production en puissance sociale : l'organisation du travail comme travail social (coopération, division du travail, liaison du travail et des sciences); on peut voir donc comment le développement du capital a pour dynamique la contradiction entre la vie individuelle et la communauté, contradiction qui fait que la communauté prend une forme étrangère et autonome par rapport aux individus qui la composent. Le développement du capital n'a de sens que par la production des conditions de son dépassement" (p.II-34).

Ces remarques seraient fondées s'il s'agissait de montrer que "le système de l'économie bourgeoise suit un développement progressif et développe sa propre négation comme ultime résultat" (Fond. t.II p.230), c'est à dire s'il s'agissait seulement de dire que le capital produit les conditions de l'immédiateté sociale de l'individu selon la nature même de son rapport contradictoire avec le prolétariat, l'exploitation. En effet, en ayant pour but la création de la valeur en tant que telle, et dans celle-ci plus précisément la plus-value, le capital développe l'universalité des relations sociales dans lesquelles entrent les individus en tant qu'individu indépendant, l'universalité de leurs besoins et de leurs jouissances, ces conditions de l'immédiateté sociale de l'individu s'expriment dans son activité immédiate productive; non seulement celle-ci, par l'intermédiaire du capital circulant, est en relation avec le marché mondial, mais encore elle ne peut s'effectuer, sans perdre sa caractéristique d'activité individuelle, que comme activité sociale (cette contradiction dans les termes découle de la nature même de la subsumption du travail sous le capital).

Ce procès du capital se manifestant dans le mouvement de son abolition, cette production des conditions historiques de l'immédiateté sociale de l'individu, ne sont que procès de l'exploitation, de la contradiction

entre le prolétariat et le capital, de l'objectivation par le prolétariat, face à lui, comme capital, de ses propres forces sociales. Il ne s'agit pas de conditions de la contradiction entre le prolétariat et le capital mais de cette contradiction elle-même qui est le procès de production des conditions historiques du communisme.

Par contre ici, dans le texte, ce développement du capital n'est donné dans son contenu que comme développement de la détermination communiste, il n'est production des conditions historiques du communisme que parce qu'il est déjà présupposé par le communisme.

En résumé, dans ce premier temps où il s'agissait de définir la contradiction communiste, il apparaît que celle-ci est l'existence même du prolétariat, mais qu'elle ne peut se manifester que comme valorisation, d'où le fait qu'elle contient le développement du capital, d'où également le fait que sa résolution réclame la crise de la valorisation.

Le deuxième temps de la production théorique du dépassement en général est consacré au dépassement de la contradiction. Ce dépassement c'est l'autonégation du prolétariat. Voilà les articulations du raisonnement:

"Le contenu de chaque crise (toutes les crises comme on l'a vu sont crises de la valorisation) est l'irreproductibilité de l'activité générique comme contradiction du travail. Dans les crises la difficulté croissante pour le capital d'exploiter le travail au degré voulu par son accumulation est l'irreproductibilité comme valorisation de l'identité entre travail et activité générique et de la négation de cette identité (...). C'est ainsi, dans la crise de la valorisation, qu'est socialement manifestée l'activité générique comme contradiction du travail, l'unité de l'identité et de sa négation existe socialement" (p.II-36).

1° élément: existence sociale de l'unité, c'est à dire du prolétariat qui auparavant était sujet caché par la valorisation. On continue :

"Le prolétariat ne peut se reproduire qu'en produisant de façon extérieure à lui les conditions de sa reproduction, c'est à dire comme rapport du travail au capital, il reproduit son être social comme transsubstantiation des forces du travail, procès du capital, car il a pour substance l'activité générique en tant que contradiction du travail" (p.II-36).

2° élément: le prolétariat ne peut exister que comme sujet caché, quand il existe socialement, il ne peut plus exister, puisqu'il ne peut exister qu'en n'existant pas, c'est une partie de cache-cache. On continue:

"L'unité de l'identité entre travail et activité générique et de la négation de cette identité, si elle est la manifestation de l'être du prolétariat est aussi bien la négation du travail que du capital comme sujet du procès d'auto-production de l'homme. Il s'ensuit que l'activité générique qui est le procès d'ensemble de l'identité et de sa négation (contradiction du travail) est activité d'une classe, manifestation de son être, qui nie précisément ses conditions d'existence, dont l'activité ne peut être que la négation de ses conditions.

"Dans ce mouvement l'activité générique comme contradiction du travail n'a pas d'autre existence que l'autolégation du prolétariat, et en cela elle est son propre dépassement. L'activité générique ne se manifeste comme la nature du prolétariat que dans le procès d'autonégation de celui-ci, c'est en cela qu'elle est son propre dépassement en tant que contradiction du travail" (p.II-37).

3° élément: c'est la synthèse, le prolétariat ne peut exister comme l'unité qu'en n'existant pas, donc quant il existe comme cette unité, il se supprime, mais comme sa suppression c'est la suppression de tout le rapport social, puisque le rapport social est sa substance, sa suppression est le dépassement du rapport social.

Le dépassement du capital devient le mouvement d'une contradiction en lui-même du prolétariat. La cohérence programmatique se trouve ici enfin

achevée, après avoir réduit le rapport social à la substance d'un de ses termes, ce qui le rend porteur du dépassement de rapport puisque la contradiction entre les termes du rapport devient l'essence d'un des termes devenant par là en soi contradiction du rapport ("le prolétariat est la contradiction du capital"), après avoir posé la reproduction du rapport social comme manifestation de la détermination de ce terme à dépasser le rapport social, le moment s'achève en faisant du dépassement du rapport social, l'auto-dépassement de ce terme.

Le dépassement du capital ne résulte pas de la contradiction entre prolétariat et capital, il n'est pas le produit de la lutte des classes; puisque le prolétariat a pour substance le rapport social contradictoire, le dépassement de celui-ci est autonégation du prolétariat.

Le rapport social contradictoire devenant l'essence de l'un de ses pôles, son dépassement est exclusivement saisi comme l'autonégation de ce pôle. A l'abolition du capital est substituée l'autonégation du prolétariat, l'abolition du capital est incluse dans cette autonégation. Le prolétariat ne se nie pas en faisant la révolution, dans sa contradiction avec le capital se résolvant dans l'immédiateté sociale de l'individu, mais il fait la révolution parce qu'il se nie, il faut donc qu'il comporte en lui-même une dimension humaine, extra prolétarienne. Cette dimension, il l'a dans le fait qu'il est dépassement de l'aliénation sur la base de l'aliénation, en ce qu'un terme de son essence contradictoire est qu'il est immédiatement la communauté (cf. supra. chapitre sur la communauté).

Tout le mouvement est perçu comme autonégation du prolétariat, ce n'est finalement que la réalisation d'une tendance contenue dans le capital que ce dernier ne pouvait mener à terme. La révolution ne résulte pas d'une contradiction entre le prolétariat et le capital, mais d'une contradiction interne du prolétariat, et ce, parce qu'il est confondu avec le rapport social.

Le prolétariat se nie lui-même dans la révolution en abolissant le capital, c'est en tant que classe que le prolétariat est contradictoire au capital, classe par et dans le capital qui dans sa contradiction avec celui-ci produit l'immédiateté sociale de l'individu. Le point central de la révolution c'est l'abolition du capital, l'abolition d'un certain rapport social, ce qui n'est rien d'autre que l'abolition de ses termes. La révolution est nécessairement autonégation du prolétariat, mais analyser immédiatement la contradiction entre le prolétariat et le capital comme autonégation du prolétariat, n'est possible que si l'on fait du capital qu'un simple envers du prolétariat; il est évident alors que leur contradiction n'est que l'autonégation du prolétariat.

Nous avons vu précédemment le sens de cette compréhension du capital. Il ne suffit donc pas de démonter l'erreur d'une telle construction, de lui donner sa cohérence programmatique, il fallait encore lui donner sa signification présente dans la décomposition du programmatisme.

Il est remarquable de relever que le paragraphe suivant ("b/ La production de l'histoire conscience" p.II-37) est destiné à faire le même cheminement que le précédent mais en sens inverse. Après avoir montré que l'abolition du capital, la contradiction entre le prolétariat et le capital, étaient une contradiction interne du prolétariat, ce qui entraînait que l'abolition du rapport social capitaliste se synthétisait en autonégation du prolétariat, ce paragraphe montre que d'après ce qu'est une classe, l'abolition du prolétariat comme classe est abolition du capital.

Au lieu de dire que dans l'aliénation l'existence concrète des individus est leur existence de classe et que leurs rapports sociaux sont des rapports de classes, on dit que l'abolition des rapports sociaux capitalistes était contenue dans la nature contradictoire de la classe prolétaire. On montre que vu ce qu'est le prolétariat en tant que classe, son autonégation est abolition de l'indépendance de la communauté. Après avoir synthétisée l'abolition du capital dans l'autonégation du prolétariat, on produit

l'abolition du capital à partir de l'autonégation du prolétariat. Ce mouvement de va-et-vient est rendu nécessaire par tout le système tautologique mis en oeuvre, c'est à dire par l'incapacité à poser la contradiction entre le prolétariat et le capital autrement que comme le développement d'une contradiction interne du prolétariat, l'incapacité à poser immédiatement le dépassement du capital comme lutte de classes, lutte entre deux classes distinctes : le prolétariat et la classe capitaliste, personnification du capital.

Le prolétariat est une classe d'individus dont l'existence sociale, les produits, leur objectivation, sont extranésés, sont en face d'eux comme capital; ce n'est pas parce que ces produits, ces forces sociales sont celles du prolétariat, que le prolétariat serait ces individus plus ces forces, le prolétariat ce n'est que ces individus séparés, définis socialement par l'extranésation de leur existence sociale s'objectivant face à eux comme capital. Le capital à beau être son existence sociale face à lui, il n'est pas lui, lui, il est une classe distincte. La contradiction qui les unit, l'exploitation, n'est pas une contradiction interne, mais une contradiction entre deux classes distinctes, se définissant et se produisant réciproquement et antagoniquement.

Pour être totalement produit, ce dépassement en général doit résoudre un dernier problème qu'il s'est posé lui-même en faisant de l'abolition du capital l'autonégation du prolétariat comme une contradiction interne de son existence et de son activité en tant que classe : "De plus le procès même de l'autonégation du prolétariat est production de conscience car sa propre action en tant que classe est la négation de son action en tant que, il n'a de voies tracées qu'en abolissant les déterminations de son action" (p.II-40). Le problème qui se pose alors et qu'est censé résoudre le paragraphe "c/ La pratique consciente" est le suivant : comment dépasser la contradiction entre le fait que 1°/ la dynamique du capital est le communisme et que, 2°/ la résolution de la crise n'est pas la continuation immanente de la situation d'avant la crise? (cf.p.40).

Dans TC.1 la pratique consciente vient résoudre cette contradiction, elle est la synthèse des deux termes car elle est la transformation du mouvement donné : "La pratique consciente qu'est le dépassement du capital n'est pas quelque chose de nouveau que le prolétariat invente ou crée à partir d'une indétermination, mais la contradiction communiste de la crise est nécessité du communisme parce qu'elle est pratique consciente et non une destinée fatale du capital. Le devenir de la crise porte le communisme, mais dans ce devenir la pratique consciente, donc libre, est une composante nécessaire. La pratique consciente du prolétariat dans son autonégation est le point qui synthétise le sens communiste de la crise et le fait que la résolution communiste de la crise n'est pas la continuation immanente, en ligne droite, de la situation d'avant la crise et de la crise elle-même" (p.II-41).

Ce n'est pas le fait que la révolution soit pratique consciente qui est faux, ce qui est faux c'est le problème lui-même, cette contradiction entre un sens communiste de la crise, une contradiction communiste d'un côté et de l'autre la résolution de cette contradiction. Dans cette contradiction on retrouve la séparation entre conditions et actualisation, entre détermination constante et conditions de l'actualisation de cette détermination. C'est parce que la contradiction n'est pas saisie comme lutte de classe que son rapport à sa résolution pose un problème; cette contradiction est lutte de classe donc elle est elle-même cette pratique transformatrice de la réalité, qui à partir d'une situation donnée en produit une autre selon la nature même du rapport social contradictoire et donc des classes en présence.

Cependant si ce problème, tel qu'il est posé est un faux problème et découle de toutes les erreurs passées, il est sous-tendu par une véritable question : celle de la nature de la révolution comme étant elle-même un rapport social définissant l'activité révolutionnaire du prolétariat.

Cette question relative à la nature de la révolution et à son contenu conscient, a été abordée dans les Notes de travail N°1 de la page 17 à la page 20.

Après avoir bouclé avec ce dernier problème la présentation du dépassement en général, se pose à nouveau la question du rapport de cette détermination constante du prolétariat à produire le communisme avec son actualisation comprise comme ensemble de conditions. Ce que va chercher à démontrer tout le développement historique suivant c'est que "le sens de toute crise dans le capital est le communisme, même si d'emblée la façon dont se présente la crise pose le communisme comme impossible" (p.II-41). Pour pouvoir prouver cela il va falloir tout au long du processus historique distinguer entre ce qui est et ce qui apparaît, tout est tout de suite, le capital n'a de toute façon réellement aucune signification historique, mais tout n'apparaît pas tout de suite. Quant à la détermination du prolétariat, "c'est en étant le mouvement de sa propre impossibilité que la pratique consciente du prolétariat est adéquate à la crise; son impossibilité ne se forme toutefois que sur sa base de résolution communiste du sens communiste de la crise" (p.II-46).

Tout est tout de suite, donc on a bien un sens communiste de la crise et la pratique du prolétariat comme résolution communiste de ce sens communiste mais tout n'apparaît pas tout de suite d'où cette pratique comme étant sa propre impossibilité de révolution communiste. Le développement du capital est réduit au lent dévoilement de tout ce qu'il est d'entrée, son histoire n'est pas réelle mais est celle de son illusion.

Il est vrai que le processus historique de cette détermination constante est plus subtil : "Il est impossible de dire que le prolétariat a une détermination fondamentale à abolir la valeur et qu'il ne peut pas actualiser cette détermination à cause de l'état du capital (...). La détermination du prolétariat n'est donc pas extérieure au capital au sens où celui-ci la limiterait, elle est simplement adéquate à ses crises, ce qui signifie ici que c'est en tant que mouvement de son impossibilité qu'elle est résolution communiste du sens communiste de la crise..." (p.II-46). C'est un peu plus subtil que la façon général de présenter la chose que nous avons mais ça revient au même et ça ne sort pas de l'erreur signalée au début de cette citation.

Il faut bien que l'on presuppose une détermination fondamentale (comme cela est reconnu) pour dire qu'elle prend la forme de son impossibilité, si elle était simplement adéquate c'est à dire impossible, il n'y aurait pas de détermination fondamentale, s'il y a une détermination fondamentale il faut bien expliquer comment elle devient adéquate aux crises et on retombe sur ce que l'on voulait éviter, c'est à dire la détermination "adéquater" comme impossible par l'état du capital ("adéquater", c'est plus subtil que modeler).

Tout ce qui est dit sur l'utopie, le programme communiste, le programme prolétarien, l'auto-critique bourgeoise, le programmatisme, n'est pas faux en ce qui concerne l'analyse de leur contenu et de leur relation au niveau historique, une fois dégagée de sa problématique. C'est pour cela que nous n'allons pas faire une critique de tout ces chapitres, nous en avons dit assez pour pouvoir utiliser ces analyses dans une autre problématique. C'est cette autre problématique du rapport entre la révolution et le développement du capital qu'il faudrait définir pour terminer cette critique. (cf. texte suivant : Accumulation du capital et révolution.)

Nous avons abordé toutes les façons de poser ce problème qui en arrivent à admettre une détermination fondamentale constante et plastique se modelant selon le développement du capital. Toutes en arrivent à ne reconnaître aucune positivité réelle au développement du capital, l'histoire n'est plus qu'un accident, que le dévoilement d'une réalité préétablie. Cela s'accompagne de la non reconnaissance du développement du capital comme lutte de classes, mais comme conditions plus ou moins incluses dans la

détermination initiale. En fin de compte, si ces problématiques sont incapables de saisir les transformations qualitative du développement du capital et de la lutte de classe, c'est qu'elles sont rien d'autre que la décomposition du programmatisme, décomposition dont on a vu la réalité précédemment.

ANNEXE

ACCUMULATION DU CAPITAL ET REVOLUTION.

"Le capital est une contradiction en procès : d'une part il pousse à la réduction du temps de travail à un minimum, et d'autre part il pose le temps de travail comme la seule source et la seule mesure de la richesse. Il diminue donc le temps de travail sous sa forme nécessaire pour l'accroître sous sa forme de surtravail. Dans une proportion croissante, il pose donc le surtravail comme la condition - question de vie ou de mort - du travail nécessaire.

"D'une part il éveille toutes les forces de la science et de la nature ainsi que celle de la coopération et de la circulation sociale, afin de rendre la création de la richesse indépendante (relativement) du temps de travail utilisé pour elle. D'autre part il prétend mesurer les gigantesques forces sociales ainsi créées d'après l'étalon du temps de travail, et les enserrer dans des limites étroites, nécessaires au maintien, en tant que valeur, de la valeur déjà produite" (Fond. t.II p.222-223).

Il ne s'agit pas là de l'analyse d'un état final du capital mais de son procès même en tant qu'il est procès contradictoire, il ne s'agit pas non plus d'une contradiction interne au capital face au travail, mais du contenu même de la contradiction entre le travail et le capital; c'est la contradiction du rapport social capitaliste de production, c'est se rapport contradictoire entre le travail et le capital comme étant le procès même de l'accumulation du capital et de la reproduction du rapport social capitaliste.

Il ne s'agit pas non plus de chercher à montrer que cette contradiction du rapport social capitaliste, c'est à dire du mouvement dans lequel les individus se font valoir et existent socialement, s'incarne dans une classe ou qu'une classe en serait porteuse, c'est beaucoup plus simple : ce rapport social est contradictoire de par la situation respective et complémentaire du travail et de ses conditions, de par le rapport qu'ils entretiennent comme travail salarié et comme capital.

Le prolétariat, c'est la classe des travailleurs salariés, c'est à dire c'est la classe du travail vivant (la notion même de travail vivant présuppose la séparation du travail et de ses conditions) créateur de valeur, et plus précisément de plus de valeur que ne coûte sa reproduction.

Comme travail salarié, le travail a les caractéristiques suivantes: "a/ il n'est pas du travail objectivé. Il a donc tout d'abord un rapport négatif. Il n'est pas non plus matière première, ni instrument de travail, ni produit brut : le travail est séparé de tous les moyens et matières du travail et privé de tout objet extérieur. Le travail vivant est donc abs-

trait des éléments de sa propre réalité (il est par conséquent non-valeur); ce dépeuplement complet, cette privation de toute objectivité font que le travail existe comme pure subjectivité. Le travail est la pauvreté absolue, non seulement parce qu'il n'a pas de richesse matérielle, mais parce qu'il en est exclu. En d'autres termes, le travail n'a pas de valeur, il est simple valeur d'usage objective; sans un médiateur cette objectivité reste attachée à une personne : elle coïncide directement avec la personne du travailleur. Etant purement immédiate, cette objectivité est aussi non-objectivité immédiate. Autrement dit, l'individu n'a aucune objectivité en dehors de son existence immédiate. b/ Il n'est pas du travail objectivé et n'a pas de valeur, ce qui engendre un rapport positif. Certes le travail a d'abord un rapport négatif à lui-même : il est le travail non objectivé, c'est à dire sans objet; il a donc une existence purement subjective. Mais, si le travail n'a pas d'objet, c'est une activité; s'il n'a pas de valeur, c'est la source vivante de la valeur. La richesse générale est une réalité objectivée dans le capital, mais elle existe comme possibilité générale pour le travail, et elle se forge dans l'activité.

"Il n'est nullement contradictoire que le travail ait d'une part pour objet la pauvreté absolue, et d'autre part pour sujet et activité la possibilité générale de la richesse. En fait cette contradiction dans les termes découle de la nature même du salariat" (Fond. t.I p.243).

La contradiction entre le prolétariat et le capital qui détermine le premier à abolir le second, n'est pas simplement la séparation entre le travail et ses conditions, n'est pas simplement dans le fait que "le travail est objectif, mais il crée l'objectivité comme son non être à lui ou comme l'existence de sa non-existence, c'est à dire l'existence du capital" (Fond. t.I p.417); ou alors que "la réalité du travail n'existe pas pour lui, mais pour un autre, elle n'est donc pas sa réalité à lui, mais celle d'un autre qui s'oppose à lui. Ce procès de réalisation est donc le procès de déréalisation du travail" (d°). En rester là ce serait analyser la contradiction entre le prolétariat et le capital et ce qui détermine le prolétariat à abolir le capital, comme étant dans le prolétariat une contradiction entre "l'humanité" et la "non-humanité". De plus cette contradiction dans les termes demeurerait inexplicite car il manquerait ce qui dans la définition sociale du travail pose cette contradiction et assure simultanément la médiation entre ces termes, c'est à dire le travail sous sa forme sociale de travail salarié. Cette contradiction dans les termes découle de la nature même du salariat, ce que pose donc le rapport salarial entre le travail et le capital, c'est, d'une part cette objectivation du travail comme une réalité étrangère au travail, comme capital, et d'autre part la médiation qui les unit ainsi que la reproduction de leur séparation.

Cependant, ce qui est déjà posé simplement dans cette contradiction dans les termes découlant de la nature même du salariat c'est a/ le prolétariat n'est une classe que par et dans le capital; b/ que l'appartenance de classe du prolétaire ne lui est pas inhérente; c/ que sa reproduction individuelle est contingente; d/ que la contradiction entre le prolétariat et le capital est une opposition individuelle des prolétaires au capital. C'est donc le fondement absolu de la situation révolutionnaire du prolétariat qui se trouve là : le fait que sa contradiction avec le capital ne puisse être posée comme une essence inhérente à son être, qu'elle soit un rapport. Si cela n'était pas, la classe/pourrait pas abolir le rapport social qui la définit, de plus pour la même raison que cette contradiction est un rapport, la forme de cette contradiction (individuelle) est capitale quant au contenu de la résolution (cf. Notes de travail N°2).

Tant qu'on oppose "pauvreté absolue" et "possibilité générale de la richesse" qui s'objective dans le capital, on n'est pas encore parvenu au niveau de la contradiction réelle entre le prolétariat et le capital, et cela parce que, paradoxalement, on ne tient pas compte de leur rapport et

de leur unité. Leur rapport et leur unité, c'est le procès de production capitaliste, en ce qu'il est l'unité immédiate du procès de valorisation et du procès de travail; on pourrait tout aussi bien dire que c'est le rapport de production capitaliste en ce que les pôles qui le constitue ne sont que les éléments du procès de production devenus autonomes les uns des autres et s'affrontant comme personnes indépendantes, donc comme classes. En partant du procès de production on considère non seulement le rapport entre les classes mais aussi le mouvement même dans lequel elles se reproduisent et reproduisent leur rapport.

Dans sa spécificité, le procès de production capitaliste est procès de valorisation. Cela signifie que si le travail crée de la valeur ce n'est pas dans sa faculté de créer de la valeur que réside sa valeur d'usage pour le capital mais dans celle de créer plus de valeur que ne coûte sa reproduction, donc de créer de la plus-value et par là de conserver et de transmettre la valeur existante, la valeur accumulée en tant que capital face au travail et se conservant en s'accroissant. Or, si la valeur ne se conserve qu'en se valorisant, qu'en s'accumulant, si par là elle est capital, son accumulation rend sa valorisation de plus en plus difficile et aléatoire.

Il ne s'agit pas d'opposer la valeur à la valorisation, ni la conservation de la valeur à la valorisation du capital puisque la valeur-capital c'est la valeur qui se valorise, mais de poser le contenu contradictoire du rapport qui relie et unifie en une même totalité, le mode de production capitaliste, le prolétariat et le capital. C'est cette contradiction qu'exprime la baisse du taux de profit :

"Pour lui donner une expression tout à fait générale, voici en quoi consiste la contradiction : le système de production capitaliste implique une tendance à un développement absolu des forces productives sans tenir compte de la valeur et de la plus-value que cette dernière recèle, ni non plus des rapports sociaux dans le cadre desquels a lieu la production capitaliste, tandis que, par ailleurs, la système a pour but la conservation de la valeur existante et sa mise en valeur à un degré maximum (c'est à dire un accroissement sans cesse accéléré de cette valeur). Son caractère spécifique est fondé sur la valeur-capital existante considérée comme moyen de mettre en valeur au maximum cette valeur. Les méthodes par lesquelles la production capitaliste atteint ce but impliquent : diminution du taux de profit, dépréciation du capital existant et développement des forces productives du travail aux dépens de celles qui ont déjà été produites" (Capital Ed. Sociales t.6 p.262).

C'est en partant de la contradiction spécifique du procès de production et du rapport de production capitaliste que l'on peut appréhender comment ils définissent le prolétariat comme une classe révolutionnaire (nous savons qu'il est identique de dire que le rapport social capitaliste ou que le prolétariat est porteur du communisme, puisque le prolétariat est révolutionnaire par la situation qui est la sienne dans les rapports de production capitaliste, tel qu'il est défini par ces rapports, et non par la vertu d'une qualité inhérente à son être).

L'appartenance de classe c'est la façon selon laquelle un individu se fait valoir comme social en tant qu'individu, c'est sa particularité. De façon raccourcie on peut dire que le travail du prolétaire se fait valoir socialement, est du travail social, non pas simplement en produisant de la valeur, mais à condition que cette valeur produite soit supérieure à ce que coûte sa propre reproduction, donc à condition qu'elle renferme de la plus-value. Ce n'est pas la plus-value qui est le caractère social du travail, mais la valeur, mais il n'y a production de valeur que comme valorisation. La production de valeur est mise en valeur de la valeur, c'est le mode d'être social du travail du prolétariat.

La production de plus-value est la condition sine qua non de l'ob-

jectivation du travail, de son mode d'être social, plus que la condition elle en est. le mouvement en ce que la production de valeur est valorisation. Or le mouvement même de l'accumulation rapporte constamment la plus-value à toute la valeur produite et transmise, dans le taux de profit. La valorisation, mouvement de la création et de la conservation de la valeur, est le mouvement dans lequel le travail du prolétaire se fait valoir comme travail social. En tant que tel (cf. supra.) ce mouvement est sans cesse contradictoire car s'il est celui dans lequel le travail se fait valoir comme travail social, il pose comme sa propre limite l'existence sociale même du travail comme valeur.

On a vu que l'on ne pouvait opposer valeur et valorisation, il s'agit ici de l'appréhension de la contradiction du procès de production capitaliste en ce qu'il est ce qui fonde l'existence du prolétariat en contradiction unitaire avec le capital, en ce que cette contradiction n'est rien d'autre que le mouvement qui définit socialement le prolétariat. Le prolétariat n'est pas "en lui-même" contradictoire au capital, mais le rapport social non plus, il n'est que la façon dont les individus se produisent en société, et si le rapport est contradictoire, cela signifie que les individus forment des classes antagoniques.

Comprendre que le rapport social ou le procès de production capitaliste sont contradictoires, ce qu'exprime la baisse du taux de profit, c'est, sachant qu'un rapport social n'est que la façon dont les individus se font valoir socialement, comprendre que cette contradiction est celle qui les oppose comme membres d'une classe à l'intérieur d'une société. Quand on parle de la contradiction du procès de production capitaliste on parle immédiatement de la contradiction qui oppose les classes de ce procès; il faut éviter une compréhension fétichiste de la contradiction d'un rapport social posant le rapport social en soi, indépendamment des classes.

Ainsi, c'est le mode même selon lequel le travail se fait valoir socialement, comme social, la valorisation, qui est la contradiction entre le prolétariat et le capital. Défini par l'exploitation, le prolétariat est en contradiction avec l'existence sociale nécessaire de son travail comme capital, c'est à dire valeur autonomisée face à lui et ne le demeurant qu'en se valorisant, c'est là son existence même de classe face au capital, la distinction ("face à") étant le rapport entre les deux. L'exploitation est la contradiction entre le prolétariat et le capital.

Définir la contradiction entre le prolétariat et le capital, c'est immédiatement définir un procès, c'est définir l'accumulation du capital. Le capital est procès, accumulation, on ne peut évidemment pas définir la contradiction de ce rapport social sans la définir comme contradiction d'un procès d'accumulation. Ce procès d'accumulation, c'est la baisse tendancielle du taux de profit.

La question qui se pose alors est de savoir pourquoi le capitalisme ne s'est pas déjà effondré puisque nous avons dégagé la contradiction entre le prolétariat et le capital du rapport de production capitaliste, puisqu'elle n'est pas un résultat du procès d'accumulation du capital? En fait la réponse à cette question se trouve déjà dans la contradiction entre le prolétariat et le capital telle que nous venons de la définir.

Si la baisse du taux de profit est la contradiction entre le prolétariat et l'existence sociale nécessaire de son travail comme capital, si elle est plus précisément, le contenu même du procès de socialisation du travail (procès du capital), elle contient en elle même ses propres contretendances. Les causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit ne sont pas extérieures à la loi mais incluses en elle, elles ne sont pas des données extérieures à la contradiction entre le prolétariat et le capital mais définitoires de la contradiction. Ces causes, incluses dans la loi elle-même, produisent leur disparition par leur propre action d' "obstacles" à la baisse du taux de profit.

Ces causes se ramènent toutes à une dévalorisation du capital existant, une baisse de la valeur du travail nécessaire, c'est à dire une aug-

mentation de la productivité. Cette dernière entraîne une élévation de la plus-value relative ou encore une réduction de la valeur du capital constant. "Or ces deux conséquences impliquent une dévalorisation du capital existant et vont de pair avec la réduction du capital variable par rapport au capital constant. Toutes deux entraînent la baisse du taux de profit" (Capital Ed.Sociales t.6 p.261).

Cependant, tant que l'accumulation demeure extensive et se fonde principalement sur la plus-value absolue, ce mouvement n'est pas la dynamique même de l'accumulation mais s'effectue comme une dépréciation périodique du capital existant dans les crises cycliques. Lorsque avec la domination réelle ce mouvement devient la dynamique même de l'accumulation, les crises ne disparaissent pas pour autant, leur violence s'accroît en ce qu'elles ne peuvent plus être leur propre résolution que par une destruction effective des moyens de production s'attaquant à la substance même du capital (cf. Capital t.6 chap.XV "Développement des contradictions internes de la loi", p.254 et suiv.).

Dans les crises cycliques, la contradiction entre le prolétariat et le capital ne peut pas se résoudre dans la production du communisme, elle ne porte pas le communisme comme sa résolution immédiate, ce qui n'empêche qu'avec ces crises le caractère éminemment historique et transitoire du mode de production capitaliste se manifeste. En effet, la crise qui est en elle-même une restructuration du capital résulte bien de l'unité entre la loi de la baisse du taux de profit, les causes qui contrecarrent cette loi, et le fait que la propre action de ces causes est la production de leur disparition.

Cette unité est définitoire de la contradiction entre le prolétariat et le capital. Si cette contradiction ne peut alors produire le communisme comme son dépassement elle n'en est pas moins la contradiction de classe entre le prolétariat et le capital, et pour la même raison qu'il ne peut abolir le capital (les contre-tendances à la loi), le prolétariat inclut dans sa contradiction avec le capital, son accumulation, son dépassement, tout cela étant donné dans le fait que les causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit, par leur action même d'obstacle, produisent leur disparition. C'est à partir de cette unité que simultanément le communisme est impossible, et que le prolétariat pose le communisme comme médié par une période de transition.

Il en résulte cependant une compréhension du communisme comme communauté du travail car la disparition des causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit ne peut être vue que comme disparition et non simultanément comme l'unité de la production des conditions du communisme et de la contradiction entre le prolétariat et le capital: la production des premières s'effectue une fois la seconde dépassée. C'est un simple rapport du travail à lui-même qui produirait les conditions du communisme, donc le communisme ne serait que communauté du travail. (A partir de là on peut reprendre tout ce qui est dit sur le contenu du programmatisme dans les Notes de travail N°2).

Ce n'est pas parce que l'on ne peut pas séparer la contradiction entre le prolétariat et le capital du développement du capital qui n'est rien d'autre, que cela doit supprimer précisément la contradiction entre le prolétariat et le capital; inversement on ne peut pas, pour les mêmes raisons, comprendre le développement du capital comme empêchant la contradiction "existant toujours" de se réaliser. Il faut dépasser dans l'analyse de chaque moment de la lutte de classe cette contradiction rigide qui n'en ferait d'une part qu'un moment de l'accumulation, et d'autre part une contradiction tout de même irréductible. Cette contradiction rigide renvoie toujours soit à une tendance révolutionnaire inscrite dans l'être du prolétariat et se modelant comme impossible selon l'accumulation du capital (accumulation qui est finalement comprise comme extérieure à la contradiction, comme une condition, ce qui a été supprimé dans le début du texte), soit la tendance ré-

volutionnaire est purement et simplement supprimée pour tomber dans l'erreur inverse où ce n'est que le capital, compris comme simple rapport à lui-même (ce qui est rester au niveau du profit) qui produit les conditions du communisme dont le prolétariat vient fort à propos profiter (de la même façon que l'on supprime la première erreur on supprime la seconde; de plus on a montré que l'impossibilité du communisme, la restructuration du capital, la crise cyclique, est une situation contradictoire entre le prolétariat et le capital dans laquelle la pratique du premier vise à l'abolition du deuxième).

Pris en eux-mêmes, chaque moments de la lutte de classe n'est que moment du procès de développement du capital, il est alors évident que ce n'est que par des contorsions théoriques que l'on peut arriver à montrer qu'ils sont la manifestation à un moment donné de la tendance révolutionnaire inhérente au prolétariat; inversement s'acharner à montrer que dans ce moment la pratique du prolétariat ne vise aucun dépassement du capital est tout aussi faux et vain, dans un cas comme dans l'autre on ne dépasse pas la problématique consistant à appréhender la lutte de classe comme le mouvement d'une contradiction invariante et plastique, modelée par l'accumulation du capital qui en fin de compte lui demeure étrangère, l'agissant comme condition.

La notion de "situation tragique" relève également de la même problématique. Ce n'est pas parce que l'on a simultanément l'impossibilité du communisme et une pratique visant au dépassement du capital, que l'on a une situation tragique, en effet cette pratique est bien celle de l'impossibilité du communisme et non une pratique communiste en soi se heurtant à son impossibilité, ce qui serait la situation tragique; cette pratique vise la communauté du travail et elle est réellement rendu impossible dans la lutte de classe par l'accumulation du capital.

La contradiction du rapport de production et du procès de production capitaliste, la baisse du taux de profit, est la contradiction de classe qui oppose le prolétariat au capital, le développement du capital n'est pas sa réalisation mais son histoire réelle, elle ne revêt pas des formes différentes parce qu'elle n'est rien d'autre que ces formes qui sont la dynamique de leur propre transformation.

Pour comprendre pourquoi et comment la lutte de classes se transforme jusqu'à poser le communisme comme sa seule résolution possible, il faut revenir un instant à la contradiction entre le prolétariat et le capital.

Le prolétariat, classe du travail vivant comme travail salarié, est contradictoire au mouvement nécessaire de la socialisation de son activité, à la valorisation, et par là simultanément à l'existence valeur-capital de la forme sociale de son travail, leur relation contradictoire étant l'exploitation et son corrolaire la baisse du taux de profit. Pour saisir comment la lutte de classe se transforme et ne peut se résoudre que par la production du communisme, donc pour saisir la signification historique du capital, il faut poser que dans le mode de production capitaliste le caractère social du travail n'est pas posé au travers de l'échange, ce dernier n'en étant que la concrétisation, mais dans le procès de production lui-même, c'est la subsomption du travail sous le capital; le procès de production est un procès de valorisation. Le fait que le caractère social du travail soit posé au travers de la subsomption dans le procès de production lui-même, et cela quel que soit le développement du capital, détermine nécessairement une transformation radicale du procès de travail.

"L'appropriation du travail vivant par le travail objectivé - de la force et de l'activité valorisante par la valeur en soi - est inhérente à la nature du capital. Or, dans la production basée sur la machinerie, elle devient le fait du procès de production lui-même, tant pour ce qui est de ses éléments physiques que pour ce qui est de son mouvement mécanique.

"Dés lors, le procès de production cesse d'être un procès de travail,

au sens où le travail en constituerait l'unité dominante. Aux nombreux points du système mécanique, le travail n'apparaît plus que comme être conscient, sous forme de quelques travailleurs vivants. Eparpillés, soumis au processus d'ensemble de la machinerie, ils ne forment plus qu'un élément du système dont l'unité^{ne} réside pas dans les travailleurs vivants, mais dans la machinerie vivante (active) qui, par rapport à l'activité isolée et insignifiante du travail vivant, apparaît comme un organisme gigantesque. A ce stade, le travail objectivé apparaît réellement, dans le procès de travail, comme la puissance dominante vis-à-vis du travail vivant, alors que jusque là, le capital n'était que la puissance formelle et s'appropriait ainsi le travail.

"Le procès de travail n'étant plus qu'un simple élément du procès de valorisation, il se réalise, même du point de vue physique, une transformation de l'outil de travail en machinerie, et du travailleur en simple accessoire vivant de celle-ci; il n'est plus qu'un moyen de son action.

"Comme nous l'avons vu, le capital tend, de toute nécessité, à augmenter les forces productives et à diminuer au maximum le travail nécessaire. Cette tendance se réalise avec la transformation de l'instrument de travail en machinerie. Au sein de celle-ci, le travail objectivé apparaît, physiquement, comme la force dominante en face du travail vivant; non seulement il se l'approprie, mais encore il le domine activement dans le procès de production réel (...).

"Dans la machinerie, le travail objectivé n'est pas un simple produit servant d'instrument de travail, c'est la force productive elle-même. Pour le capital, le développement du moyen de travail en machinerie n'est pas du tout fortuit, c'est la transformation historique des instruments de travail traditionnels en moyen adéquats à la forme capitaliste." (Fondements t.II p.212 et 213).

Avec la domination réelle du capital sur le travail les causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit ne disparaissent pas ipso-facto, mais elles se confondent avec la dynamique de l'accumulation; c'est ce que nous avons dans d'autres textes, comme TC.1 par exemple, analysé comme dévalorisation contrecarrée par la dévalorisation. Avec la subordination réelle du travail sous le capital, le capital développe sa signification historique : le développement des forces productives sociales du travail. Ainsi le procès de disparition des causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit, qui se résument toutes à une dévalorisation du capital existant, n'est pas un préalable à ce que la lutte de classe ne puisse immédiatement porter que le communisme.

La contradiction entre le prolétariat et le capital se transforme en ce qu'elle contient non seulement l'impossibilité du capital, mais cette impossibilité comme développement des conditions matérielles de l'immédiété sociale de l'individu, cette transformation, c'est le développement des forces sociales du travail dans leur opposition au travail.

Le prolétariat est contradictoire au mouvement nécessaire de la socialisation de son activité, c'est à dire au rapport capitaliste dans lequel il est lui-même défini, cette contradiction s'accroît et son accentuation se confond avec la forme de plus en plus sociale du procès de production qui est simultanément le procès de disparition des causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit. Cette contradiction a alors en elle-même la nécessité de ne pouvoir se résoudre que dans le communisme et cela immédiatement. L'élément fondamental du développement historique de la lutte de classe c'est la transformation du procès de travail en procès adéquat au capital, c'est là, simultanément, le grand rôle historique du capital et la puissance communiste de la lutte de classe qui oppose et relie les classes du rapport social capitaliste.

L'impossibilité du capital qu'il développe lui-même c'est la transformation de la contradiction entre le prolétariat et le capital en ce qu'elle ne peut porter que le communisme, l'immédiété sociale de l'indi-

vidu. La différence d'avec la période précédente c'est l'impossibilité du capital, c'est à dire le procès de disparition des causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit (elles sont le principe même de l'accumulation); mais il ne s'agit pas de voir cela comme une impossibilité "objective", cette impossibilité c'est ^{dans} la contradiction entre le prolétariat et le capital la nécessité de l'immédiateté sociale de l'individu, parce que la contradiction n'est plus seulement formelle mais réelle de par la transformation du procès de travail en procès adéquat au capital. Contradiction réelle c'est à dire : la contradiction entre le prolétariat et le mouvement nécessaire de la socialisation de son activité n'est plus le simple fait du procès de valorisation, mais du procès de valorisation en ce que le procès de travail en est devenu un simple élément, contradiction qui est devenue la condition de sa propre résolution immédiate comme immédiateté sociale de l'individu.

Les causes qui contrecarrent la baisse du taux de profit étant devenues le principe même de l'accumulation (ce n'est qu'ainsi que l'on peut dire qu'elles disparaissent) la crise qui résulte de cette situation ne peut porter aucune restructuration supérieure du capital, en effet ce qui dans les crises précédentes est la possibilité de cette restructuration se trouve maintenant donné dans les causes mêmes de la crise, d'où son contenu d'auto-présupposition de la dévalorisation, sa forme de cycle et ses trois phases.

Si la contradiction entre le prolétariat et le capital n'est plus seulement formelle mais réelle, il faut encore pour qu'elle devienne rapport révolutionnaire entre le prolétariat et le capital que cette contradiction soit l'effondrement de l'auto-présupposition du capital, c'est la transformation capital qui s'effectue dans la troisième phase de la crise. L'effondrement de l'auto-présupposition du capital, cela signifie que non seulement le prolétariat est dans un rapport contradictoire (qui le définit) au mouvement nécessaire de la socialisation de son activité, mais encore que cette contradiction même en détruit sa nécessité. C'est pour cela que l'abolition du capital est une pratique dans laquelle le prolétariat se nie (cf. la révolution dans les Notes de travail N°1).

NOTES DE TRAVAIL N°3 - MAI 1978

Supplément au N°1 de THEORIE COMMUNISTE

Directeur de publication: C.Charrier

Correspondance : C.Charrier BP.318 13213 MARSEILLE CEDEX 1

Imprimerie spéciale "Théorie communiste"

prix de l'exemplaire : 10 francs. Paiement par chèque à l'ordre de C.Charrier ou R.Simon, sans mention du titre de la revue.